

P.P.

8501 Frauenfeld

Adressänderungen und Rücksendungen an: SGMOIK, Postfach 8301, 3001 Bern

Über die SGMOIK / Sur la SSMOCI

Die SGMOIK will dazu beitragen, das Verständnis für die Kulturen und Gesellschaften Westasiens und Nordafrikas in unserem Lande zu fördern. Sie tut dies, indem sie den Dialog mit den mittelöstlichen und islamischen Nachbarkulturen pflegt und wissenschaftliches, publizistisches sowie künstlerisches Schaffen unterstützt.

Die SGMOIK versteht sich als Forum für alle, die mit der Region Westasien/Nordafrika in irgendeiner Weise beruflich zu tun haben. Die Vermittlung zwischen der universitären wissenschaftlichen Forschung, den Medien, der Politik und der interessierten Öffentlichkeit ist ihr ein wichtiges Anliegen.

La SSMOCI a notamment pour but de favoriser, en Suisse, la connaissance des sociétés et civilisations du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. Elle poursuit, dans ce but, un dialogue avec les cultures de divers pays du Proche-Orient et du monde islamique et soutient des activités scientifiques, journalistiques et artistiques.

La SSMOCI se veut un lieu de rencontre et d'échanges pour tous ceux que l'activité professionnelle amène à travailler sur la zone Moyen-Orient/Afrique du Nord. Elle considère qu'elle a pour principale tâche de servir d'intermédiaire entre la recherche scientifique universitaire, les médias, la politique et un plus large public intéressé.

SGMOIK SSMOCI Beitrittserklärung – Demande d'adhésion

Ich möchte/vir möchten der Schweizerischen Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen (SGMOIK) beitreten als:
Je souhaite/nous souhaitons adhérer à la Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique (SSMOCI) en qualité de:

- Einzelmitglied/membre individuel (Fr. 60.–) Name/Nom _____
 Ehepaar/Couple (Fr. 80.–) Vorname/Prénom _____
 StudentIn/Etudiant(e) (Fr. 30.–) Adresse _____
Universität: _____
E-Mail: _____ Tel. Privat/Privé _____
Sprache/Langue: Deutsch Français Tel. Geschäft/Bureau _____

Einladung(en) zu regionalen Treffen in: / Invitation(s) pour les rencontres régionales à:

- Basel Bern Genève/Lausanne Zürich

Beruf oder Tätigkeit, die mit dem Vereinszweck im Zusammenhang steht. / Quelle est votre activité relative au but de la société?

Einsenden an/A renvoyer à: SGMOIK, Postfach 8301, 3001 Bern Datum/Date _____

SGMOIK

SSMOCI

bulletin

Schweizerische Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen
Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique
Società Svizzera Medio Oriente e Civiltà Islamica

Irak

Iraq

Nr. 22, Frühjahr 2006 – No 22, printemps 2006

Impressum

Das SGMOIK-Bulletin erscheint zweimal jährlich (Frühjahr und Herbst). Der Vorstand der Gesellschaft ist verantwortlich für die Herausgabe. Das Bulletin wird allen Mitgliedern der SGMOIK zugestellt. Institutionen können die Publikation zum Preis von Fr. 20.– pro Jahr abonnieren.

Redaktion: Hartmut Fähndrich (Koordination), Elisabeth Bäschlin, Thomas Wunderlin (Layout).

Druck:
Druckwerkstatt, 8585 Zuben

Abdruck von Beiträgen nur nach Absprache mit der Redaktion.

Das nächste Bulletin erscheint im Herbst 2006; Redaktionsschluss: 31. August 2006.

Adresse: SGMOIK, Bulletin, Postfach 8301, 3001 Bern, oder: Hartmut Fähndrich, Kasparstrasse 15/61, 3027 Bern, hartmut.fahndrich@swissonline.ch
Homepage: www.sagw.ch/sgmoik

*

Le bulletin de la SSMOCI paraît deux fois par an. Le comité exécutif de la société est responsable de sa parution. Tous les membres de la SSMOCI reçoivent le bulletin automatiquement. Les institutions intéressées peuvent s'abonner au prix de 20.– francs par an.

Comité de rédaction: Hartmut Fähndrich (coordination), Elisabeth Bäschlin, Thomas Wunderlin (Layout).

Impression:
Druckwerkstatt, 8585 Zuben

Reproduction d'articles seulement après autorisation de la rédaction.

Le prochain bulletin paraîtra en automne 2006; date limite pour les contributions: 31 août 2006.

Adresse: SSMOCI, Bulletin, Case postale 8301, 3001 Bern, ou: Hartmut Fähndrich, Kasparstrasse 15/61, 3027 Bern, hartmut.fahndrich@swissonline.ch
Site: www.assh.ch/ssmoci

Inhalt – Sommaire

Editorial 3

Elisabeth Horem
D'un jour à l'autre. Un journal bagdadien 4

Maysoon Malak
Playing Monopoly in Baghdad 10

Martina Kamp
Die Re-Konstruktion des Irak. Demokratisierung zwischen Konfessionalismus, Ethnizität und Geschlecht . 13

Jawad K. Al-Diwan
Self reporting anxiety among adolescents in Iraq 19

Salim Matar – Herausgeber von «Mesopotamia» 23

La voie d'al-Mutanabbi – le poète Ali al-Shalah 25

Forschungsberichte/Rapports de recherche 28

Buchbesprechungen/Comptes rendus 30



La publication de ce bulletin est soutenue par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales.

Dieses Bulletin erscheint mit Unterstützung der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften.

Editorial

Noch mehr über den Irak? Bei dieser täglichen Flut! Und doch gibt es vielleicht Bereiche, zu denen die verfügbaren Informationen weniger, seltener hinführen. Beispielsweise die Erinnerung an Bagdad in glücklicheren, jedenfalls als glücklicher empfundenen Tagen. Oder auf der anderen Seite das Erlebnis des alltäglich Gewordenen, aber ohne Sensationslust. Oder auch ein neuartiger Blick auf ineinander verschränkte Trennlinien bei den innenpolitischen Auseinandersetzungen.

Da das Fachleuterverzeichnis dieses Jahr neu ins Netz gestellt wird, haben wir von einer Neuauflage der gedruckten Version im Bulletin abgesehen, was uns etwas mehr Raum fürs Thematische gibt.

Die Herbstausgabe des Bulletins wird sich mit «islamischer Kunst» beschäftigen, besonders auch mit der Debatte über die Darstellung von Mensch und Tier.

Anregungen oder Rezensionen sind willkommen.

Encore l'Irak? Alors qu'il ne cesse de faire parler de lui? Exact. Restent cependant des aspects du pays peut-être incomplètement couverts par les informations. Ainsi le souvenir de Bagdad en des jours meilleurs, tout au moins ressentis comme tels. Ou, par ailleurs, le quotidien actuel, mais dépourvu de tout sensationnalisme. Ou bien les sinuosités marquant les débats de politique intérieure, observées dans une optique inédite.

Vu que le pool des spécialistes de la SSMOCI existe maintenant sur la Toile, nous renonçons à en présenter la dernière version sous forme imprimée – autant d'espace pouvant être attribué aux articles proprement dits.

Le Bulletin d'automne sera consacré à l'art musulman, notamment à la controverse sur la représentation de l'être humain et de l'animal.

Vos suggestions, vos comptes rendus sont évidemment les bienvenus.

Hartmut Fähndrich

Ancora qualche cosa in più' sull'Irak? Con questa marea di informazioni quotidiana! Eppure ci sono forse delle tematiche che sono trattate poco o raramente nell'informazione a disposizione. Per esempio il ricordo di una Baghdad in giorni felici o in tutti casi percepita come tale. Oppure all'opposto il vissuto ormai divenuto quotidiano ma privo di voglia di sensazione. Oppure ancora uno sguardo nuovo sui confini e linee labili delle diatribe interne politiche.

Dato che la lista d'esperti quest'anno e' stata messa in rete, abbiamo rinunciato a una nuova versione nel bollettino, questo ci ha permesso di dare più' spazio ai nostri temi.

Il bollettino autunnale si occuperà di «arte islamica» soprattutto sul dibattito della rappresentazione dell'Uomo e dell'animale.

Consigli e recensioni sono benvenute.

Elisabeth Horem

D'un jour à l'autre

un journal bagdadien

15 janvier 2006

Une semaine depuis la dernière fois que j'ai écrit ici. Cette nuit j'ai mal dormi: il y a eu un incessant ballet d'hélicoptères au-dessus de notre pâté de maisons. De trois à cinq heures du matin le bruit n'a pas cessé, décroissant, croissant, s'éloignant à peine puis revenant sur nous, faisant trembler les vitres. Ce matin tout est paisible, grand beau temps sur Bagdad.

Elisabeth Horem a étudié l'arabe à Paris puis en Syrie. Elle a publié, chez Bernard Campiche Editeur, plusieurs romans (Le Ring, Congo-Océan, Le Fil espagnol, Le Chant du bosco) et, en 2005, Shrapnels, chronique de sa vie quotidienne à Bagdad où elle vit depuis septembre 2003. Le texte qu'on peut lire ici est constitué d'extraits inédits de son journal (janvier - mars 2006).

sais, en constatant à quel point toute beauté en est absente, à quel point tout y est rude, que j'avais tout de même une sorte de tendresse pour cette ville. Difficile à comprendre. Ou peut-être pas. Donc je regardais par la fenêtre et je voyais: La foule des étudiants et des étudiantes sortant de l'université, près de chez nous. Quel avenir pour eux? Une grande affiche montrait un barbu enturbanné sur fond vert avec une phrase, vocalisée comme un verset du Coran, disant:

«Seigneur, rendez ce pays plus sûr et faites-en croître les fruits pour le Peuple». À côté, immobilisé comme nous, un camion immatriculé à Kirkuk, avec un chargement débordant de tous côtés. Que transporte-t-il? Et on ne peut s'empêcher de penser: «Et si c'était du TNT? Et s'il explosait là, juste maintenant, pendant que nous sommes coincés à côté de lui?» Une femme seule au volant d'une grosse voiture. La cinquantaine au moins et strictement voilée d'un tissu rose à paillettes d'argent, lunettes noires et ongles laqués, elle porte une quantité de bagues, les paillettes du voile et l'or des bagues brillent au soleil. Dans une autre voiture, deux jeunes gens. Le chauffeur est un gros qui rigole de bon cœur à ce que lui raconte l'autre. Au rétroviseur se balance le portrait d'un ayatollah dans un cadre doré et tarabiscoté. Des hommes sont affablés dehors et boivent du thé en jouant aux cartes...

19 janvier 2006

Hier, une heure et demie pour aller de la maison au bureau. Juste après le rond-point de la place Hurriyya, une voiture avait explosé une demi-heure avant et cette portion de rue était bouclée. J'ai vu, au-delà du barrage de policiers et de soldats, les deux larges voies désertes et, seule au milieu, la voiture carbonisée. Embouteillages inextricables et longs détours jusqu'à ce qu'on retrouve la rue, après le segment en question. Des convois de «sécurité» (hommes en cagoule, kalachnikovs pointées par les fenêtres et manières de bandits) se frayaient un chemin, à contresens. Abstraction faite de la tension très tangible qu'on pouvait sentir, je n'étais pas fâchée d'avoir ainsi tout mon temps pour regarder cette ville si moche, si sale, cette Bagdad défigurée, et je me di-

Je suis à chaque fois frappée par la présence envahissante des ordures, une vraie couche devant certains immeubles, comme si les locataires les avaient jetées par la fenêtre. Malgré tout, il y a bien un service de voirie. Mais là comme ailleurs la corruption gangrène tout: les ordures ne sont ramassées qu'à la condition qu'on paie quelque chose en plus...

Il y a énormément de forces armées visibles: voitures de police, véhicules blindés, soldats retranchés aux carrefours derrière leur abri de sacs de sable. Tous irakiens. Il est très rare qu'on voie des Américains. Et pendant ce temps, le petit haut-parleur sur la plage arrière me chantonne à l'oreille les Concertos Brandebourgeois, ce qui, paradoxalement, «va bien avec» le spectacle de désolation qui défile derrière les fenêtres. Les embouteillages sont terribles. La loi qui interdit la circulation un jour sur deux selon qu'on a une plaque d'immatriculation paire ou impaire avait dans un premier temps réussi à désengorger un peu les rues de la ville. Maintenant c'est comme avant. À croire que personne ne s'y tient. Pourtant on risque une amende à rouler le mauvais jour.

Des gamins traînent, des garçons bien sûr, pas de petites filles dans la rue – à part quelques petites mendiantes. Ils ont l'air désœuvré ces gamins, ils shootent dans les ordures. L'un d'eux épluche une mandarine à l'arrière d'une voiture garée sur le trottoir, portière ouverte. Des branches d'oranger chargées de fruits dépassent des murs ici et là. Orangers et barbelés... De petits hélicoptères survolent le quartier en faisant des acrobaties. On passe devant des magasins de literie. Sur la housse en plastique d'un oreiller on lit en français: «DOUX RÊVE». Enchevêtrement de fils et de câbles électriques et partout des restes d'affiches électorales, certaines déchirées, d'autres intactes comme celle-ci qui montre la Doktora Amal X., le voile juste posé sur une abondante chevelure noire, elle a l'air d'une actrice dans un film indien. Une femme plus très jeune sort d'une cour d'immeuble, elle a les cheveux teints et défaits et l'allure d'une prostituée. Elle achève de boutonner un grand vêtement noir qui recouvre ce qui paraît être une sorte de pyjama, rosâtre et vert. Devant nous une vieille VW Pas-

sat complètement déglinguée, couleur rouille avec encore quelques traces de peinture, s'arrête tous les vingt mètres (ce qui prend tout de même un certain temps à parcourir), le passager soulève le capot et rajoute de l'eau dans le radiateur, et voilà, ça repart, il doit courir à côté de la voiture pour remonter à bord.

Aujourd'hui tout le monde s'est trouvé coincé dans des embouteillages. F. m'a raconté que, par où elle est passée, les policiers chargés de faire la circulation étaient complètement débordés. Alors un homme, sorti on ne sait d'où et n'ayant aucune charge officielle, a réglé les choses en très peu de temps: revolver pointé tour à tour vers les uns puis vers les autres pour enjoindre de passer ou de laisser passer. Les policiers n'ont pas pipé et ont laissé faire. Tout le monde a obéi et l'embouteillage s'est dénoué comme par enchantement. «Faut-il en rire ou en pleurer?» a demandé F. (Après un an et demi de deuil pour son fils abattu par des tirs d'inconnus au sud de Bagdad, dans ce qu'on appelle le «triangle de la mort», c'est la première fois que je la vois mêler un peu de couleur au noir de ses vêtements.)

22 janvier 2006

Les résultats des élections ont été enfin officiellement annoncés: les chiïtes sont bien sûr les grands vainqueurs mais manquent de dix sièges la majorité absolue.

26 janvier 2006

Sous la pluie, cette ville est encore plus désolante: immenses flaques sur la rue, boue omniprésente, grandes traînées sombres d'humidité sur les murs des façades, vêtements crottés. Embouteillages. Nous avons longé un temps l'interminable queue pour l'essence, queue permanente serpentant dans de petites rues, sur plus d'un kilomètre... Hier nous étions invités au Club Alwiyya où une plaque au-dessus de la porte annonce que le club, à l'origine un club pour les Anglais, a été fondé en 1924. Nous aurions dû y aller la semaine dernière mais pour je ne sais quelle raison de sécurité, il avait fallu remettre. C'est toujours

comme ça : trois, quatre rendez-vous pris pour un seul honoré. Cela faisait plaisir de se trouver dans une salle de restaurant, de déjeuner dans un lieu public, de voir s'activer des garçons portant des plateaux chargés de canettes de Carlsberg. La salle, très grande, était pleine à moitié, ce qui représente pas mal de monde. À quelques tables de la nôtre, assis devant un verre d'eau, nos hommes (qui avaient exigé qu'on nous installe le plus loin possible des fenêtres) gardaient l'œil ouvert.

Nous avons eu la visite de Q. l'autre jour. Les travaux dans sa galerie ne sont pas encore tout à fait terminés. J'aimerais bien y retourner au moins une fois. Quand nous lui avons demandé s'il voyait régulièrement d'autres artistes, si les contacts entre eux étaient maintenus, il nous a répondu qu'ils ne se rencontraient plus qu'aux enterrements des uns et des autres – de ceux d'entre eux qui s'étaient fait tuer par balle.

À propos d'être tué par balle, X nous a dit que son ennemi personnel, celui qui cherchait à lui faire du tort auprès de son employeur, avait été tué par un obus de mortier. Comme quoi Dieu fait régner la justice ici-bas – car il y voit bien sûr la main d'Allah. Il est allé présenter ses condoléances à la famille et a fait ce qu'il fallait. N'en pense pas moins.

29 janvier 2006

Ce matin il y avait une petite fête à l'École de musique et de ballet. Je n'y étais pas mais j'ai vu les photos que M. a prises. Il est rentré enchanté, disant que tout le monde avait l'air heureux et que les enfants avaient très bien dansé (le professeur de ballet a été formé à Leningrad). Pour la musique le niveau est plus incertain, il n'y a plus de cours donnés par des maîtres venus directement de l'école soviétique, la nouvelle génération de professeurs a été formée par des professeurs eux-mêmes formés en URSS, ce qui n'est pas la même chose. Sur les photos on voit les petites filles en tutu rouge et collant blanc dansant avec des garçons en collant noir et chemise blanche, au milieu de ballons multicolores, le tout redoublé par le grand miroir derrière, et de tout cela se dégage une impression de joie et de liberté. Com-

bien de temps encore cette classe de ballet pourra-t-elle subsister? Combien de temps encore pourra-t-on voir une classe mixte, où les petites filles et les petits garçons dansent ensemble et se tiennent par la main? Ces photos qui m'avaient semblé si gaies au premier abord, m'ont paru, à y bien réfléchir, chargées de tristesse.

30 janvier 2006

Aujourd'hui, pour finir, c'est un jour férié. Comme ça, sans crier gare, il a été décidé que ce lundi serait «la Fête des élections», et demain est également férié pour le premier jour de Muharram. On n'en sort plus. Les jours de congé se multiplient. Au bureau ils vont tout de même travailler, on ne peut pas être toujours en congé, mais en ce moment, dans les ministères, on ne travaille plus beaucoup...

1er février 2006

La situation ici est décourageante. Il y a un pourrissement et c'est en premier lieu l'espoir qui pourrit – si tant est qu'on ait eu de l'espoir. Violence, sectarisme, corruption, on a l'impression de perdre de vue toutes ces qualités réelles qu'ont les Irakiens. Qu'en font-ils ?

12 février 2006

H. nous a raconté que son fils aîné, celui de quatorze ans, a été enlevé pendant une semaine, le temps de réunir les 8000 \$ de rançon à payer. Le garçon a été libéré, en effet, mais les menaces continuent. Crapuleuses donc, mais utilisant, si j'ai bien compris, le fait que H. a travaillé un temps pour une ambassade de la Coalition. Il ne dort plus chez lui, il a dispersé ses enfants chez des voisins. Plus de sorties, plus d'école, ils restent terrés. Il nous a demandé de l'aider à remplir des formulaires en anglais pour une demande d'asile en Australie...

14 février 2006

Deux explosions tôt ce matin. Hier un kamikaze s'est fait sauter dans une queue à la banque, des

pauvres types qui venaient toucher je ne sais quel remboursement de... 13 dollars. Jaafari est nommé premier ministre. Saddam et ses co-accusés font du chahut à leur procès. T. me dit que ses filles se sentent mal à l'école à cause des tensions avec les musulmanes. Elle leur a donné pour mot d'ordre de la boucler, quoi qu'on leur dise contre les chrétiens. De toute façon elle va les garder à la maison cette semaine : la bombe d'hier n'était pas très loin de chez eux. Voilà pour les nouvelles locales qui ne sont pas réjouissantes. Un aujourd'hui que Rafic Hariri a été assassiné.

15 février 2006

Ce matin sur la terrasse des voisins la poussière accumulée a pris une couleur plus sombre de sable mouillé. L'odeur de craie qui m'est venue quand j'ai ouvert la fenêtre me confirme dans l'idée qu'il a dû pleuvoir cette nuit. Il fait très sombre. J'ai cru entendre le roulement lointain d'un coup de tonnerre – mais de ce roulement se dégage le bruit bien reconnaissable d'un avion de chasse qui approche.

26 février 2006

C'est le troisième jour de couvre-feu. Pas vraiment couvre-feu aujourd'hui, seulement interdiction de circuler, comme pendant les élections. Long week-end sans structure qu'on passe dans le jardin. Ces jours-ci nous venons de basculer dans le printemps – et peut-être dans la guerre civile.

On ne déclare pas une guerre civile, on la redoute, on s'y attend, on se demande : est-ce que nous sommes déjà dans une guerre civile? Est-ce que nous n'y sommes pas encore?

Allons-nous y entrer dans cette fameuse guerre civile? Certains affirment d'un ton péremptoire qu'elle a commencé il y a plus d'un an. Beaucoup chez nous cachent mal une certaine complaisance, on les sent presque heureux de voir que leurs sombres pronostics sont en train de se confirmer, que cette situation catastrophique leur donne raison (ils préparent justement leur prochain livre «sur»).

Après l'attentat de Samarra, mercredi dernier, les règlements de compte n'ont pas tardé, les chiites attaquant des mosquées sunnites, assassinant des sunnites. Jeudi soir nous avons téléphoné à notre ami B., pour prendre de ses nouvelles. Il était terrorisé, claquemuré chez lui avec sa femme, la mère de celle-ci et les enfants. Ils habitent un quartier mixte à légère majorité chiite, et des bandes de chiites semaient la terreur chez les sunnites, entrant parfois dans les maisons pour tuer ici et là. Il a passé la nuit sans fermer l'œil, sa kalachnikov prête et les meubles poussés contre la porte. Le lendemain soir il a profité de la levée du couvre-feu, entre quatre et huit heures, pour emmener tout son monde dans le quartier sunnite de Adhamiyye où habitent son frère et ses parents, quartier plus homogène et qui semblait calme. Et voilà que le lendemain il revient chez lui, nous disant qu'il y avait aussi des troubles à Adhamiyye où l'on craint de voir déferler des hordes de chiites venues de Sadr City.

Religieux enturbannés, hommes politiques toutes tendances confondues, tous tiennent un discours politiquement correct et appellent au calme et à la retenue. Mais il sera difficile d'endiguer la colère et le mouvement pendulaire de la vengeance.

Et puis des choses étonnantes tout de même: ce jeudi matin, dans cette situation explosive où les gens osaient à peine sortir de chez eux, nous avons vu arriver, comme tombés du ciel, les gars de l'entreprise qui entretient la piscine, avec leur désinfectant et leur aspirateur à tuyau flexible, comme si de rien n'était.

27 février 2006

On entend à nouveau le roulement des voitures après trois jours de couvre-feu. Finalement M. est quand même allé hier pour quelques heures au bureau, les policiers l'ont laissé passer. Il a donc eu le privilège de voir ce spectacle rare: Bagdad sans voitures, les enfants jouant au foot dans les grandes artères, interrompant leur jeu pour laisser passer la voiture et saluant gentiment, les policiers tout sourire laissant passer également, sans même un contrôle.

1er mars 2006

Une semaine s'est écoulée depuis l'attentat de Samarra. Les bilans varient. Officiellement près de quatre cents morts, mais j'ai lu à deux endroits différents qu'il y avait eu mille trois cents morts. On ne saura jamais. Hier tout le monde est revenu travailler au bureau. Chez tous le moral est très bas. B. ne sait plus quoi faire, il est complètement désespéré. Il avait d'abord pensé envoyer sa femme et ses enfants dans le nord où il a de la famille – mais qu'est-ce qui lui garantit qu'ils y seraient vraiment en sécurité ? Les envoyer en Syrie peut-être ? La Jordanie est trop chère...

Chez G. et S., même désolation, avec leurs deux filles de quinze et dix-sept ans cloîtrées à la maison, passant leur temps à téléphoner aux copines qu'elles ne peuvent plus voir, le Club où ils allaient d'habitude est fermé, ils se ruinent en cartes de téléphone, les prix s'envolent, les bombes se multiplient, ils sortent le moins possible. Hier la journée a été meurtrière avec une soixantaine de morts à Bagdad dans divers attentats (contre une mosquée sunnite et un point de distribution de fuel domestique, entre autres). Tout le monde s'attend au pire et rêve de s'expatrier.

10 mars 2006

Ce matin nos hommes accompagnent à l'aéroport B. et sa femme avec leurs deux enfants, pour être sûr qu'ils ne soient pas en retard. Espérons qu'une tempête de sable n'empêchera pas le décollage. (Pour l'instant le ciel est gris mais encore à peu près clair). B. avait fait transporter leurs affaires par un taxi pour Damas mais ce taxi a été refoulé à la frontière et a dû revenir à Bagdad avec tout son chargement, si bien que la famille partira avec cinquante kilos de bagages. Sale période. Nous sommes à la fois tendus et désespérés, je suis agitée, inquiète, je dors mal. Cette situation désastreuse juste avant notre départ fait qu'on a l'impression de désert, même si ce départ était prévu de longue date, de quitter les gens au moment où ça va mal, au moment où il faudrait rester ici, pour continuer à y écri-

re, à y faire de la musique, à y inviter nos amis (qui souvent, d'ailleurs, ne peuvent pas venir)... Mais eux-mêmes cherchent à partir.

14 mars 2006

Hier encore j'ai entendu Z. m'exposer ses plans de fuite. Je n'ai pas pu m'empêcher de la mettre en garde sur le côté très risqué de ces combines de faux passeports étrangers où ils porteraient des noms européens, «Mon mari s'appellerait John, par exemple». Quand elle m'a dit ça, j'ai eu un peu peur pour eux: je les vois arrivant au contrôle des passeports, sans parler un mot d'anglais ni d'aucune langue autre que l'arabe: drôles de touristes européens... Mais elle riait de mes craintes, me disant qu'une nièce à elle avait fait ça la semaine d'avant, ensuite quatre ans peinar dans un camp, et après: la liberté... À l'entendre un camp de réfugiés n'importe où serait le paradis comparé à Bagdad. Avant-hier il y a eu des attentats meurtriers à Sadr City (cinq à six bus piégés dont trois ou quatre ont explosé). Pas loin de cinquante morts et trois ou quatre fois plus de blessés. Tous les soirs le quartier de Adhamiyye est bouclé, les hommes sont en alerte, leurs armes prêtes, s'attendant à des attaques venues de Sadr City. Chaque nuit des milices chiites de Sadr City essaient d'entrer à Adhamiyye mais sont en général repoussées. Donc on en est là: le soir Adhamiyye, Sadr City (d'autres quartiers?) se bouclant comme au Moyen Âge.

Inserat**Forschungskolloquium**

Das Forschungskolloquium Islamwissenschaft trifft sich jedes Semester zwei bis drei Mal in Basel, Bern oder Zürich. In der offiziellen gemeinsamen Lehrveranstaltung der drei Seminare stehen Fragen der Methode im Zentrum. Fortgeschrittene Studierende bis zu Habilitierenden der Islamwissenschaften und benachbarter Fächer sind herzlich willkommen – auch solche, die ein Projekt vorstellen möchten. Informationen: www.ori.unizh.ch/foki

15 mars 2006

Soleil printanier, ombre encore fraîche, petite fille jouant à la balle et doux bruit de fontaine venu de la piscine. Idyllique?

Hier soir longue conversation avec Y. qui demandait conseil: où se mettre à l'abri? Quel pays serait susceptible de l'accepter comme réfugié? Le malheureux est pris entre deux feux: comme ancien soldat sunnite de l'armée de Saddam il est menacé par les chiites, et de l'autre côté les sunnites le mettent sous pression pour qu'il se joigne à eux pour protéger son quartier – mais derrière cette prétendue protection du quartier il s'agit ni plus ni moins d'entrer dans la rébellion. Alors le pauvre Y., toujours souriant et s'excusant de nous ennuyer avec ses histoires, se demande que faire. Que lui dire?

19 mars 2006

Hier, nous avons assisté à un concert dans le quartier de Mansour, concert qui avait été plusieurs fois remis à cause de la situation. (Hier était le premier vendredi sans couvre-feu depuis l'attentat de Samarra le 22 février dernier). Il est tout de même étrange de devoir enfiler un gilet pare-balles pour se rendre à un concert... Un piano droit, désaccordé, le ronflement du générateur faisant vibrer la salle à manger transformée pour l'occasion en salle de concert, les téléphones se mettant à sonner ici et là, quelqu'un chuchote, un autre froisse un papier, des retardataires arrivent...

Au premier rang, sur le côté gauche, j'avais repéré un homme que j'avais tout de suite jugé «pas comme les autres». Après le concert, une belle grande jeune femme a annoncé que M. X allait dire un poème. Et mon homme pas comme les autres s'est levé: un poète, c'était donc ça! Lui a succédé un autre poète, un très vieux monsieur, tout faible et la voix chevrotante, son papier tremblant à la main – mais l'œil pétillant. J'ai encore moins compris son poème que celui de son prédécesseur, mais j'ai trouvé touchant ce vieux poète qui, comme l'autre, écrivait des vers à la gloire de sa chère ville de Bagdad.

20 mars 2006

Trois ans aujourd'hui que la guerre était officiellement déclarée. On se disait depuis un moment: est-ce déjà commencé, sommes-nous (sont-ils) déjà en guerre? Trois ans plus tard, on se demande encore: est-ce déjà commencé, y sommes-nous déjà? Mais cette fois-ci, c'est de guerre civile qu'on parle.

L. est allé s'installer avec sa famille chez son frère. Il a quitté Adhamiyye où la situation est très tendue (c'est un euphémisme). Le cousin de C. (sunnite) a été «arrêté» – et retrouvé mort à Sadr City. Son frère est allé chercher le corps à la morgue: à cette occasion on l'a «arrêté» lui aussi, et sa famille est toujours sans nouvelles de lui. Les morts servent souvent d'appât. On tue quelqu'un et on fait exploser une bombe au milieu des funérailles. Et autres histoires de cadavres qu'on n'enterre pas s'ils sont chiites dans une zone sunnite (par exemple) si bien que la famille doit attendre huit ou dix jours avant de pouvoir enterrer son mort.

Il n'y a pas assez de chambres réfrigérées pour les cadavres, on dit que les morgues sont terribles. Après ces assassinats, les proches des victimes reçoivent des coups de téléphone les incitant à se venger, coups de téléphone dont il y a fort à parier qu'ils viennent souvent des assassins eux-mêmes. Il paraît que beaucoup de tueurs sont des adolescents, des garçons de treize, quatorze ans. Les meurtres se paient aussi. Le propriétaire de la pâtisserie voisine (lui-même chiite) nous racontait, il y a déjà plus d'un an de cela, qu'un chiite tué rapportait 100 \$.

22 mars 2006

Un mercredi. Nous venons d'avoir deux jours de congé d'où l'impression de commencer une nouvelle semaine, comme après un week-end. Depuis longtemps nous n'avons plus eu de semaine complète de cinq jours: à chaque fois des événements imprévus ou des fêtes officielles ont haché la routine, nous laissant des petits bouts de semaine tronquée... Cès deux derniers jours ont été calmes. Il ne s'est «rien» passé.

Maysoon Malak

Playing Monopoly in Baghdad

Those were different times in Baghdad....

Those were times when the streets of Baghdad – not only what is now called «the green zone» – were embroidered with palms and eucalyptus trees, and when its gardens, full of jasmine, roses, mint and basil, quenched their thirst from the waters of the Tigris, bringing yet new life to our ancient city.

Those were different times in Baghdad, when the spring rain brought with it the sweet smells of orange blossom and wet earth, and in the early mornings, the milk women carrying their milk and cream, secured in small baskets placed on their heads, proudly marched into the city, looking very much like those statues that were looted from the magnificent Iraqi Museum during the recent invasion of Iraq.

Those were different times in Baghdad, when the gates of Baghdadi homes were wide open in anticipation of friends, who would come into the cool living rooms and comfortably join in what

Maysoon Malak was born and raised in Baghdad, studied Economics in the United Kingdom and at the American University in Beirut. From 1974 to 1979 she worked in the Iraqi Ministry of Planning. She has been employed by different UN agencies working in Tunisia and Jordan, Afghanistan and New York. Mother of two daughters she now lives between Cairo and Amman.

tever was taking place, and when often, someone would produce a lute in the evening, and a singing party would quickly start in the garden, and more friends and neighbors would join.

Those were different times in Baghdad, when children came home from schools to smiling parents and hot lunches, and felt safe as they climbed up to the roofs of their homes and lay on beds covered with sheets embroidered with the Rose of Damascus, and shared the moon and the stars until they went to sleep, not knowing that they were learning about the beauty of the skies and the secret serenity of silence.

Why do I choke as I write about those times in Baghdad?

It was in those times that I was given a brand new bicycle, and a cousin taught me how to cycle with my hands floating in the air like a rope dancer, another took me to exhibitions to see the paintings young Iraqi artists were producing, and yet another taught me to enjoy Tchaikovsky's Nutcracker and his Sleeping Beauty. In those times in Baghdad, summer was the time for pleasure. When August came we would gather in the evenings, old

To Nazik al Malaika, my cousin who taught me the dignity of being rooted, and Pierre M. Peron whose friendship convinced me to re-open memory drawers that I kept locked for a long time.

and young, carrying candles glued to tiny wooden pieces, to have a boat trip in the Tigris. Once we were all on board and the boatmen moved their boats into the dark waters, we would light our candles, carefully put them in the river and make wishes we wanted to come true as we watched the little lights floating away from us.

How sure we were then that no wish was impossible!

It was in those times in Baghdad that one early morning my grandfather woke me and my brother up and asked us to dress quickly because he wanted to take us to see a thief who had been caught in the neighborhood.

When my mother objected, he told her that he had once heard me saying that I was afraid of thieves, and therefore we had to see a thief to know that he is human. "Do you want your children to live with fear?", then he winked, "except for the fear of God of course!", and we dressed and walked by his side: a man in his seventies, still very good looking and tall and straight like the old palm in our garden, taking with him two teenagers to prove to them that a thief is only a man.

Decades later, as I watched on a television screen tanks marching into my city, a fear like the Great Flood swept over me, but my grandfather suddenly entered into my Time, hurrying me to get dressed to see a thief, and as I walked beside him I knew he was taking me in his Ark to the land where no fear can break the soul.

It was in those times that I began to love my city and its people and its gardens and its trees and its river and its bridges and its palm groves and its old buildings and its mosques and its churches and the cool darkness of its bazaars, with men sitting on Persian carpets in their small shops, looking like masters of the world, but who would stand up politely when my mother approached to buy goods for our home or clothes for the feast.

It was in those times in Baghdad, when I was

still at intermediary school, that one summer my brother and I were given an English game that had newly arrived to Baghdad. It was called «Monopoly».

I still remember our excitement when the game's intricacies were explained. We had in front of us a world of make-believe: we could buy houses and hotels in London, win hundreds of British pounds with a stroke of luck that came through the Chance Cards, and sometimes we would lose all the assets we won, again with a simple stroke of luck. It was hard for us, though, to understand why houses in Mayfair were more expensive than those in Strand, and why did we have to pay for them in British pounds, but our elders explained that the game, designed by English designers, was originally thought of for English boys and girls who had fruits bought for them from Covent Gardens, who shopped at Oxford Street, and who would spend weekends in hotels in Mayfair if their parents were rich.

That summer, Monopoly became our favorite pastime. Every day, as Baghdad became solemnly quiet under the heaviness of the summer heat and our elders enjoyed their siesta, we would invite cousins to share Monopoly with us.

One day during that summer, a twenty-seven-year old cousin, Nazik al Malaika, an established poet in the Arab region, arrived from the United States after receiving her Masters Degree in comparative literature. All the young generation in the family adored her because she was a very loving person who always had unusual stories to tell us. Once she arrived we started to spend our afternoons in her study, where books covered every wall.

We would sit around her listening with awe to the new stories she told us of her life in that far-away country Iraqis called «America» then. She told us how autumn leaves were the colour of fire in a place called Virginia and how she and her friends made a snowman during a Christmas holiday in another place called Wisconsin. In between

there she told us stories of her experience with those American men and women who were so generous to this young Iraqi who came from an ancient land, seeking knowledge in their new country. I still remember a story that caught my imagination for a long time.

«I was sitting in the tenth row of the university hall during a music lecture. The professor was discussing Beethoven's works so sensitively that I almost cried. Suddenly, he stopped his lecture and walked towards me and held both my hands and whispered: it's alright my child... Let's have coffee together after the lecture. I was struck! How did he sense how I felt? I don't know, but maybe souls do speak with each other across geography and culture. After the lecture, he took me for a coffee and we discussed Iraq and the United States, music and poetry, and that was the beginning of a strong friendship between a sixty years old American professor and a twenty seven years Iraqi student»

Were those different times too in «America»?

But life usually goes back to its normal rhythm, and my cousin gradually became busy with her work and poetry, and we went back to our Monopoly game.

One afternoon, while six of us were playing, she visited us to borrow some books from my grandfather's library. As soon as we saw her we stopped playing and begged her to tell us a story but she said she was tired and sat quietly in a corner of the room, watching us. A week later, she phoned and told me she wanted to see us, and we rushed to her house expecting a surprise. When we arrived, she walked to her study, opened the door, and with a sunny smile she pointed to her desk.

Walking closer to the desk we were spellbound, for there was another Monopoly there that had on it the names of Baghdad's streets, all written in Arabic: Abu Klam where we lived, Abu

Nuwass, where we took walks during sunsets to watch the changing colours of the sky, Bab al Sharqi, where my school was located, Al Kadhimia where my father took us to visit the Great Mosque. That was not all. The «money», in this Monopoly, was in Iraqi Dinars.

Why do I choke as I remember the day when we received our Iraqi Monopoly?

Is it because for the last twenty-three years I have never stopped dreaming of the day when I will be back to my city, enter a storage room, look inside my ancient trunk where the first love letters I received are kept, and take out that Iraqi Monopoly to give it away to my daughters who are now too old to play with it, but who may hand it over in future, with its story, to my grandchildren?

Later, my cousin told us how she made this new game. She asked a carpenter to make the board, a calligrapher to write the street names and the paper money, and then she herself wrote the text in the Chance Cards. There was one more thing, unlike the sober messages on the Chance Cards in the English Monopoly, the new one included jokes, which she herself wrote, to make sure – she told us – we would laugh when we played!

I still remember that whenever the game gave me the chance to buy a hotel, I would proudly announce: «I am buying a hotel next door to my school and shall soon invite my friends to eat kabab sandwiches in its restaurant!» As I made this important announcement, I felt immensely happy because I would imagine «Ma Mère» the French nun who was the strict principal of my school, looking angrily at this teenager, brimming with too much life and dreams for a student of her school, standing at the gate of her hotel and inviting her best friends to those forbidden kabab sandwiches!!!

And I would giggle with the thought that she could do nothing to stop me buying a hotel next to her school, for I was playing with my Iraqi Monopoly....

Cairo, March 2006

Martina Kamp

Die Re-Konstruktion des Irak

Demokratisierung zwischen Konfessionalismus, Ethnizität und Geschlecht

Wie viele Staaten im Nahen Osten entstand der Irak nach dem Ersten Weltkrieg. Die damaligen Grossmächte Grossbritannien und Frankreich setzten eine imperiale Neuordnung der Region durch, mit der unter der Ägide des Völkerbundes Mandate errichtet wurden.

De facto unterschied sich die britische Mandats Herrschaft über den Irak kaum von anderen Formen kolonialer Herrschaft. Sie war durch ein System der Differenzierung entlang religiöser und ethnischer Zugehörigkeiten und Patronage einzelner kooperierender Eliten gekennzeichnet, die zwar wenig politische aber beträchtliche wirtschaftliche Macht erringen konnten. Bis zur formalen Entlassung des Irak in die Unabhängigkeit 1932 und der anschliessenden britischen Oberherrschaft über die irakische Monarchie bis zum Juli 1958 hatte ethnische und/oder religiöse Zugehörigkeit vielfältige sozioökonomische und politische Bedeutungen und wies einen Einfluss auf den Zugang zu Bildung oder die Möglichkeit politischer Partizipation auf. Unter den nachkolonialen Militärregimes traten diese Unterschiede zunächst in den Hintergrund. Doch die Macht der Baath-Partei stützte sich spätestens seit dem Krieg in den achtziger

Martina Kamp hat Geschichte, Politikwissenschaft und Islamwissenschaft studiert und promoviert über Frauenorganisationen und Vorstellungen von Weiblichkeit und Frauenrollen im Irak. Sie ist wissenschaftliche Mitarbeiterin am Institut für Politikwissenschaft der Carl-von-Ossietzky Universität Oldenburg.

Jahren auf ein System von Repression und Patronage, in dem auch religiösen und ethnischen Differenzen wieder stärkeres Gewicht beigemessen wurde. Das Baath-Regime wurde im Frühjahr 2003 durch die von den USA angeführte Militärallianz zerlegt. Diese hat ein komplexes Modell politischer Repräsentation entwickelt,

das erneut ethnische und religiöse Zugehörigkeit als Bezugspunkte für politische Beteiligung fest schreibt.

Während die ethnische und religiöse Heterogenität häufig im Mittelpunkt der Forschung über die irakische politische Entwicklung im 20. Jahrhundert steht, wird die Geschlechterordnung als weitere Strukturkategorie von Machtverhältnissen zumeist vernachlässigt. Wie ethnische und religiöse Zugehörigkeit sind aber auch Geschlechterordnungen soziale Konstruktionen und historisch wandelbar. Auch lassen sich Geschlechterordnungen in muslimisch geprägten Gesellschaften nicht durch eine Gegenüberstellung von Tradition und Moderne erklären. Sie werden vielmehr zwischen verschiedenen Akteuren ausgehandelt und auf vielfältige Weise in nationalstaatliche Politik eingebunden. Wie Geschlechterkonstruktionen im Spannungsfeld von konfes-

sioneller und ethnischer Zugehörigkeit seit der Invasion im Irak ausgehandelt werden, soll der vorliegende Beitrag beleuchten.

Öffentliche Sicherheit verschwindet

Im Frühjahr 2003 erzwang die von den USA geführte Militärallianz den Regimewechsel im Irak. Das folgende Machtvakuum ging mit der Auflösung der Sicherheitsorgane und Plünderungen öffentlicher Einrichtungen einher. Im Süden Iraks und in Teilen Bagdads gewannen religiöse Parteien und Institutionen an Macht. Sabotageaktionen, aber auch die unzulängliche Planung für den Wiederaufbau haben dazu geführt, dass viele Probleme der Sanktionszeit bis heute andauern, so die unzureichende Strom- und Wasserversorgung, fehlende Erwerbsmöglichkeiten und die nach wie vor hohe Abhängigkeit von Lebensmittelverteilungen¹. Da ein höherer Teil der Mittel zum Wiederaufbau des Iraks in Sicherheitsmassnahmen abfließt als geplant, ist unklar wie viele der Infrastrukturprojekte abgeschlossen werden können.

Seit Ende 2003 eskaliert die Spirale der Gewalt und die Sicherheit im öffentlichen Raum erodiert dramatisch: Zunächst häuften sich Berichte über Entführungen, Vergewaltigungen, Zwangsprostitution, Kinder- und Frauenhandel in Bagdad. Der rapide Anstieg der Gewalt gegen Frauen war einerseits das Ergebnis des Zusammenbruchs der Strafverfolgungsbehörden und andererseits der Tatsache geschuldet, dass nach dem Zweiten Golfkrieg viele geschlechtsspezifische Straftaten von staatlicher Seite nicht mehr geahndet wurden.

So hatte schon im Februar 1990 die Baath-Regierung Morde und Gewalttaten an Frauen innerhalb familiärer Beziehungen für den Fall von der Strafverfolgung ausgenommen, dass den Frauen Verstöße gegen geltende Wertvorstellungen im sexuellen Bereich zur Last gelegt wurden². Diese Praxis der Straffreiheit dauert bis heute an. In Kurdistan, wo sich im Laufe der neunziger Jahre ein De-facto-Staat herausgebildet hat, wurde dieser Passus übernommen. Erst im Jahr 2000 wurden dort so genannte Ehren-

morde formal unter Strafe gestellt, strafrechtlich werde diese jedoch nicht geahndet. Mit einem weiteren Gesetz sollte die Prostitution irakischer Frauen im benachbarten Jordanien eingeschränkt werden. Danach durften Frauen unter 45 Jahren nur in Begleitung eines männlichen Verwandten das Land verlassen³, was sich umso leichter rechtfertigen liess, als die eingeschränkte Reisefreiheit von Frauen nach vorherrschender islamischer Interpretation geltendes religiöses Recht darstellt.

Diese Reformen verdeutlichen, dass schon nach den Kriegen der 1980er und 1990er Jahre sowie unter dem von den Vereinten Nationen verhängten Embargo die Geschlechterordnung neu verhandelt wurde.

Der Ausbruch der Gewalt im öffentlichen Raum, der nach der Invasion der alliierten Streitkräfte zu verzeichnen war, weist Parallelen zur Situation nach dem verlorenen Zweiten Golfkrieg auf. Auch zu Beginn der neunziger Jahre hatten Gruppen bewaffneter Männer die Kontrolle über die Strassen übernommen. Und von der Auflösung der Sicherheit im öffentlichen Raum waren damals wie heute insbesondere Frauen betroffen. Resultat dieses «Klimas von Gewalt», so der Titel einer Studie vom Sommer 2003⁴, ist der zunehmende Ausschluss von Frauen und Mädchen aus Bildungseinrichtungen, dem Arbeitsmarkt und dem politischen Raum. So gelten die um den Büchermarkt in der al-Mutanabbi-Strasse gelegenen Cafés und Teehäuser als Männerräume, aber auch als zentrale Orte des intellektuellen und politischen Austauschs in Bagdad.

Gleichzeitig erhöht sich der Druck auf Frauen, nicht ohne Schleier auf die Strasse zu gehen. Zugleich wurden die Attentate auf Politikerinnen von Frauen als Signal gewertet, sich aus der politischen Arena zurückzuziehen⁵. Seit Ende 2003 ist zudem ein Rückgang der Presseberichte über geschlechtsspezifische Gewalt zu verzeichnen. Dies ist keine Folge einer vermehrten Sicherheit im öffentlichen Raum, sondern vielmehr Ausdruck der zunehmenden Militarisierung und Maskulinisierung des internationalen Sicherheitsdiskurses. Stand nach dem Regimewechsel zunächst der Aufbau der Nachkriegsgesellschaft im Vordergrund, so verengt sich der Fokus derzeit zunehmend auf die

militärischen Aspekte von Sicherheit. Wie lässt sich diese Gewalteskalation erklären? Adam Jones macht hierfür eine Krise der Männlichkeit verantwortlich, die darauf beruht, dass männliche Rollenerwartungen nicht erfüllt werden können. Angesichts der hohen Arbeitslosenquote von weit über 70% – auch verursacht durch die Demobilisierung von Armee und Polizeikräften im Frühjahr 2003 – seien viele Männer nicht imstande, das Familieneinkommen zu sichern. Pläne zur Wiedereingliederung der Soldaten in das zivile Leben fehlten und die Anwerbung von Vertragsarbeitern aus Nepal und Bangladesch seitens US-amerikanischer Konzerne verhinderte zusätzlich eine Teilhabe irakischer Männer am Wiederaufbau. Nach Ansicht Jones' waren die demobilisierten Soldaten für den bewaffneten Aufstand vom Frühjahr und Sommer 2003 verantwortlich. Auch unter den Anhängern von Muqtada al-Sadr finden sich zu einem grossen Teil arbeitslose Männer und männliche Jugendliche, die mit militärischen Mitteln ihre Ehre wieder herstellen möchten⁶. Dieselbe Gruppe, Männer im kampf-fähigen Alter, sei es, so Jones, die von den Besatzungsmächten zum Opfer von Gewalt und Demütigung gemacht werde. Dass Kriege mit Krisen der Männlichkeit einhergehen, und dass diese wiederum zu (geschlechtsspezifischer) Gewalt führen, wird durch zahlreiche Studien über bewaffnete Konflikte belegt⁷. Der Anstieg von Gewalt gegen Frauen und Mädchen und die Neuordnung der Geschlechterverhältnisse stellen Instrumente dar, mit denen Gewalt und Konflikte aus der Sichtbarkeit in einen Bereich verdrängt werden können, der nur sehr sporadisch das mediale Interesse auf sich zieht.

Demokratisierung im Schatten von Krieg und Gewalt

Es wäre meiner Ansicht nach verkürzt, die Kämpfe im Irak ausschliesslich als Widerstand gegen die Besatzung zu begreifen. Sie sind ebenso sehr Ausdruck von Auseinandersetzungen in der religiös und ethnisch heterogenen politischen Landschaft wie auch der Debatten über De-Baathifizierung, Wiedergutmachung und Rehabilita-

Un résumé

Pour justifier l'intervention en Iraq, les droits des femmes furent un argument important. Mais il s'avère, une fois de plus, que les rapports sociaux des sexes représente un domaine où, en temps de guerre plus encore qu'en temps de paix, des compromis sont négociés – de la tentative de suppression du statut des personnes à l'éviction des femmes du domaine public et politique – car ces formes de violence structurelle sont perçues comme secondaires par rapport à la situation internationale de sécurité. Ainsi, les organisations séculières de femmes sont perdantes, les mouvements religieux, par contre, ont pu profité du quota au parlement.

(EBä/ 3-6-06)

tion. Dabei stehen sich zwei grosse Lager gegenüber, die intern wiederum zersplittert sind: Auf der einen Seite säkulare Gruppierungen – dazu werden die beiden grossen kurdischen Parteien KDP und PUK gezählt sowie die zahlreichen säkularen Frauenorganisationen –, auf der anderen die religiösen Kräfte. Waren diese zunächst vor allem schiitisch geprägt, haben mittlerweile auch sunnitische Führungspersonlichkeiten Parteien gegründet. Weitere Konfliktlinien verlaufen zwischen denjenigen politischen Kräften, die eine Kooperation mit der US-Verwaltung befürworten und denen, die sie ablehnen. Darüber hinaus rivalisieren junge, militante Kräfte mit älteren, etablierten Führungspersonlichkeiten. Diese Konflikte werden zum Teil verstärkt durch die Kontroverse zwischen heimgekehrter Exilopposition, die ihren Anteil an der Macht einfordert, und den im Land Verbliebenen, die von den Auswirkungen des zwölfjährigen Embargos betroffen waren.

Ein weiterer Streitpunkt wurde in der nach wie vor andauernden Verfassungsdebatte offenkundig. In dieser steht die kurdische Forderung nach einem föderalistischen Prinzip, welches kulturelle Autonomie garantiert, den Interessen der schiitischen Kräfte an einem zentralistischen Staats-

modell gegenüber, das nicht nach ethnischer Zugehörigkeit differenziert. Dieser Streit ist noch nicht beigelegt – trotz der überstürzten Verabschiedung der Verfassung durch das Parlament und der Annahme durch das Referendum am 15. Oktober 2005. Denn nahezu alle strittigen Punkte sollen erst von einer durch das im Dezember 2005 gewählte Parlament eingesetzten Verfassungskommission beraten werden. Diese Parlamentswahlen zeichneten sich im Gegensatz zu den vorherigen Wahlen durch eine hohe Beteiligung des sunnitischen Bevölkerungsanteils aus, was häufig als Erfolg des Transformationsprozesses gewertet wurde. Im Widerspruch zu diesem antizipierten Erfolg der Demokratisierung stehen allerdings die gewaltsam ausgetragenen Konflikte zwischen der schiitischen und sunnitischen Bevölkerung: die Anschläge auf Moscheen, der Aufmarsch schiitischer Milizen, die «Säuberung» von Stadtvierteln und Wohngebieten oder der Ruf nach «Säuberung» ganzer Re-

gierungsbezirke — und die internen Sicherheitskräfte, die diesen «Bürgerkrieg auf kommunaler Ebene»⁸ nicht beenden können.

Säkulare Parteien sind Wahlverlierer

Bei genauerer Betrachtung der Verfassungsdebatte lassen sich zwei zentrale Problemfelder identifizieren, die die künftige politische Entwicklung des Irak prägen werden, falls das gegenwärtige Modell Bestand haben sollte. Zum einen ist dies das bereits anfangs erwähnte Modell politischer Repräsentation aufgrund von ethnischer und religiöser Zugehörigkeit. In den Parlamentswahlen vom Dezember 2005 wählte die schiitische Bevölkerung mehrheitlich die religiös geprägte Vereinigte Irakische Allianz, die kurdische zumeist die Kurdistan-Allianz, während die sunnitischen Staatsangehörigen die Irakische Konsensfront, eine Allianz aus drei sunnitisch geprägten Parteien favorisierten. Eindeutiger Wahlverlierer waren die

Studieren im Irak heute?

Prof. Dr. Hashim Mahdi al-Tikriti,

Professor für Neuere Geschichte an der Universität Bagdad, spricht auf Einladung der SGMOIK über Probleme und Perspektiven der Geistes- und Kulturwissenschaften.

Vortrag in Arabisch mit deutscher Übersetzung

Die alliierte Invasion im Irak im Frühjahr 2003 forderte nicht nur Menschenleben, sondern zerstörte auch Kulturgüter und Bildungsstätten. Die Bestände der Nationalbibliothek, der Universitätsbibliothek und der Bibliothek der Philosophisch-Historischen Fakultät fielen Plünderern und Brandschätzern zum Opfer. Die Dozierenden der kultur- und geisteswissenschaftlichen Disziplinen arbeiten unter schwierigen Bedingungen. Sie sind physisch bedroht und verfügen kaum über Hilfsmittel.

Mit Hilfe des schweizerischen Geschäftsträgers in Bagdad, Martin Aeschbacher, wurde es möglich, Herrn Prof. Hashim Mahdi al-Tikriti, Professor für Neuere Geschichte der Universität Bagdad, in die Schweiz einzuladen. Er

informiert über die Folgen der Ereignisse im Frühjahr 2003 für die Universität Bagdad und für die akademische Lehre und Forschung. Weiter wird Herr al-Tikriti berichten, was akademische Studien, besonders im Fach Geschichte im politischen Kontext des Irak von heute bedeuten.

26. Juni 2006 Universität Bern, Hauptgebäude, Hochschulstr. 4, Hörsaal 101, 18-20 Uhr

27. Juni 2006 Universität Zürich, Hauptgebäude, Rämistrasse 71, Hörsaal KOL E 21, 18.15-19.45 Uhr

28. Juni 2006 Universität Basel, Kollegienhaus, Petersplatz, Hörsaal 120, 19.15-21.15 Uhr

säkularen Parteien. Damit wird ein Vorhang vor einen Teil der irakischen Geschichte gezogen: der Entwicklung säkularer Parteien in der politischen Arena des Irak. Seit den frühen 1930er Jahren waren zahlreiche Parteien entstanden, die eine ideologische Programmatik verfolgten und die über ethnische und religiöse Grenzen hinweg zum Teil Jahrzehnte lang Erfolge verzeichnen konnten. Die Frage nach Handlungsräumen von Menschen, die sich jenseits ethnischer und/oder religiöser Determinanten bewegen möchten, wird mittlerweile nicht einmal mehr gestellt. Schiitische Kommunistinnen und Kommunisten sind mittlerweile nahezu undenkbar. Irakische Staatsbürgerschaft und Atheismus scheinen kaum noch miteinander zu vereinbaren. Welchen Platz haben in einer nach religiösen und ethnischen Gesichtspunkten ausgearbeiteten Verfassung der nationalen Einheit noch Forderungen nach sozialer Gerechtigkeit, nach angemessener Repräsentanz von Interessensgruppen, die sich an Kriterien des Alters oder der sexuellen Orientierung, der Schichtzugehörigkeit oder Berufsgruppe orientieren? Und nicht zuletzt bleibt die Frage unbeantwortet, welche Partizipationsmöglichkeiten Frauen zur Verfügung stehen, wenn die Konstruktion von Staatsbürgerschaft ausschliesslich auf der Grundlage zugeschriebener und/oder selbst wahrgenommener ethnischer und religiöser Identitäten erfolgt.

Die Rekonstruktion der Geschlechterordnung als Teil der Demokratisierung des Irak ist der Aspekt der Verfassungsdebatte, der in den Analysen über Stabilität bzw. Instabilität des irakischen Verfassungsmodells kaum Beachtung findet. Im Dezember 2003 hob der irakische Regierungsrat das Personenstandsrecht von 1959 sowie dessen spätere Novellierungen auf. Der mit einer hauchdünnen Mehrheit zustande gekommene Beschluss hätte die religiösen Autoritäten der verschiedenen muslimischen, christlichen und anderen Glaubensgemeinschaften dazu legitimiert, wie zur Zeit der britischen Mandatszeit jeweils unterschiedliches Familien- und Erbrecht anzuwenden. In Bezug auf die regionale Entwicklung von Kodifizierung und legaler Praxis wäre der Irak damit auf den Stand von vor über hundert

Jahren zurück katapultiert worden. Denn zahlreiche Reformen des ausgehenden Osmanischen Reich wurden von der späteren britischen Mandatsmacht zwar für Palästina, nicht aber für den Irak übernommen. Erst die landesweiten Proteste irakischer Frauenorganisationen und die Kritik säkularer Kräfte veranlassten die Besatzungsbehörde (Coalition Provisional Authority), nach über einem Monat den Beschluss zu kippen⁹. In ihren Arbeiten zum Verhältnis von Staat und politischem Islam hat Renate Kreile die Rekonstruktion von Geschlechterverhältnissen als eine Strategie des Krisenmanagements bezeichnet, mit dem versucht werde, der «Krise Herr [zu] werden». Denn die Ordnung der Geschlechter erscheine «als Symbol und Indikator einer chaotisch erlebten Gesellschafts- und Weltordnung»¹⁰.

Islam als Grundlage

Das Vorgehen des Regierungsrates scheint dies zu unterstreichen. Ein Blick auf die Auseinandersetzungen innerhalb der Opposition im Vorfeld des Krieges verdeutlicht, dass die Konfliktlinie zwischen Föderalismus und Zentralstaat durch den Gegensatz zwischen säkularer und religiöser Politik verstärkt wurde. So endete die Londoner Konferenz der irakischen Opposition im Dezember 2002 mit dem Kompromiss, dass der künftige Irak zwar auf dem Föderalismusprinzip beruhen sollte, offizielle Religion und Quelle der Gesetzgebung aber sollte der Islam sein. Auch in der jetzigen Verfassung werden Gesetze, die im Widerspruch zum Islam stehen, ausdrücklich verboten. Dadurch ist die Ungleichheit qua Geschlecht ein Kennzeichen der irakischen Demokratie geworden – trotz Protesten von säkularen Frauenorganisationen. Auch die damalige Frauenministerin, Azhar Abd al-Karim al-Shaykhli, stiess auf taube Ohren mit ihren Initiativen, den Islam lediglich als eine Rechtsgrundlage und nicht als die Hauptquelle der Rechtsordnung in der Verfassung zu verankern.

Die Politik der US-Regierung ist im Hinblick auf die Ausgestaltung der Geschlechterverhältnisse ambivalent. Einerseits verhinderte sie das religiöse Familienrecht und achtete darauf, dass

die Übergangsverfassung einen Grundrechtskatalog beinhaltet, der eine geschlechtsspezifische Diskriminierung ausschließt. Darüber hinaus schrieb sie einen Frauenanteil von mindestens 25% für die Wahlen vom Frühjahr 2005 fest, der tatsächliche Anteil lag dann bei 31%. Andererseits haben internationale Menschenrechtsorganisationen wie auch führende säkular geprägte irakische Politikerinnen schon früh darauf hingewiesen, dass Gleichheit vor dem Gesetz nicht ausdrücklich erwähnt wird¹¹. Mitte Mai 2004 erklärte US-Außenminister Colin Powell, dass auch ein islamischer irakischer Staat annehmbar sei, falls dies von der Mehrheit der Bevölkerung gewünscht werde. Dieses Zugeständnis auf Kosten der Frauen erfolgte beim Sondergipfel des Weltwirtschaftsforums in Jordanien im Zusammenhang mit einer Entschuldigung für die Folterungen an irakischen Gefangenen durch Angehörige der US-amerikanischen Streitkräfte¹².

Resümee

Auch im gegenwärtig andauernden Irakkrieg waren Frauenrechte zunächst ein wichtiges Argument für oder gegen den Kriegseinsatz – umso mehr, als der Kriegseinsatz in Afghanistan in

der medialen Inszenierung als Kampf sowohl gegen den Terrorismus als auch für die Befreiung afghanischer Frauen von der Burka geführt wurde. Kriege gehen mit Krisen der Geschlechterordnung einher. Das ist eine Erkenntnis der friedenspolitischen Geschlechterforschung. Im Irak zeigt sich wieder einmal, dass die Geschlechterverhältnisse einen Bereich darstellen, in dem sowohl in Kriegs- als auch in Friedenszeiten Kompromisse ausgehandelt werden: Hierzu zählt die versuchte Abschaffung des Personenstandsrechts genauso wie die Verdrängung von Frauen aus dem politischen und öffentlichen Bereich, wobei diese Form struktureller Gewalt in der internationalen öffentlichen Wahrnehmung als nachrangig gegenüber der allgemeinen militärischen Sicherheitslage angesehen wird. Die Re-Konstruktion der Geschlechterordnung macht Vertreterinnen säkularer Organisationen zu Verliererinnen. Demgegenüber konnten die religiösen Frauenbewegungen bzw. die Frauen innerhalb der religiösen schiitischen Parteien von der Frauenquote im neuen irakischen Parlament profitieren. Zu Recht hat Philipp Hansen in der NZZ vom 29.11.2005 es als einen Treppenwitz der Geschichte bezeichnet, dass ausgerechnet die konservativen religiösen Parteien von der US-amerikanischen Besatzung am meisten profitieren.

1 Vgl. Sarah Graham-Brown, Multiplier Effect: War, Occupation and Humanitarian Needs in Iraq, in: Middle East Report 228 (2003), S. 12-23, 12ff.; die Stromversorgung war im Juli 2004, beim derzeitigen Höchststand, nur knapp über 16% höher als vor dem Krieg, vgl. US-AID (Hg.), Iraq: Our Commitment to Iraq (November 2005), <http://www.usaid.gov/iraq/accomplishments/electricity.html>.

2 Vgl. Suha Omar, Women: Honour, Shame and Dictatorship, in: Fran Hazelton (Hg.), Iraq since the Gulf War (London, 1994), S. 60-71, 64.

3 Vgl. Kanan Makiya, Cruelty and Silence: War, Tyranny, Uprising, and the Arab World (New York, 1993), S. 39 FN 9 und Nadje al-Ali, Women, Gender Relations, and Sanctions in Iraq, in: Shams. C. Inati (Hg.), Iraq: Its History, People and Politics (Amherst, 2003), S. 233-246, 244.

4 Vgl. Human Rights Watch (Hg.), Climate of Fear: Sexual Violence and Abduction of Women and Girls in Baghdad, 15 (Juli 2003) 7, <http://www.hrw.org/reports/2003/iraq0703/> (23.08.2004), vgl. auch Hazem el-Amin, Iraqi Women after the War, in: Al-Raida 21 (2003) 103.

5 Vgl. Diana Moukalled, Editorial. Women and War, in: Al-Raida 21 (2003) 103, S. 2-3, 3.

6 Vgl. Adam Jones, Humiliation and Masculine Crisis in Iraq, in: Al-Raida, 21 (2004) 104/105, S. 70-73; Khalid Mustafa Medani, State Building in Reverse: The Neo-liberal 'Reconstruction' of Iraq, in: Middle East Report 232 (2004), S. 28-35.

7 Vgl. beispielsweise Julie Peteet, Male Gender and Rituals of Resistance in the Palestinian Intifada: A Cultural Politics of Violence, in: Catherine Besteman (Hg.), Violence. A Reader (Basingstoke, 2002), S. 244-272 und Nadera Shalhoub-Kevorkian Shalhoub-Kevorkian, 'Reexamining Femicide: Breaking the Silence and Crossing 'Scientific' Borders, in: Signs: Journal of Women in Culture and Society, 28 (2002) 2, S. 581-608

8 Vgl. Sidney Blumenthal: Bush's World of Illusion, in Open Democracy vom 17.03.2006, http://www.opendemocracy.net/democracy/illusion_3367.jsp

9 Vgl. Sami Zubaida, The Next Iraqi State: Secular or Religious?, in: Open Democracy vom 13.02.2004, <http://www.opendemocracy.net/debates/article-2-73-1737.jsp> (28. Aug. 2004).

10 s. Renate Kreile, Der Krise 'Herr' werden - Geschlechterpolitik und gesellschaftliche Transformationsprozesse im Vorderen Orient, in: Peter Pawelka und Hans-Georg Wehling, Opladen (Hg.), Der Vorderer Orient an der Schwelle zum 21. Jahrhundert (1999), S. 156-172, 156. und Kreile, Politischer Islam, Geschlechterverhältnisse und Staat im Vorderen Orient, in: Feministische Studien 21 (2003) 2, S. 197-212, 203.

11 Woodrow Wilson International Center for Scholars (Hg.): Building a new Iraq: Ensuring Women's Rights (Washington, 2005).

12 Vgl. U.S. Says Islamic State in Iraq is Acceptable, in: Straits Times/Agency France Presse/Reuters vom 17. Mai 2004, <http://www.truthout.org/cgi-bin/artman/exec/view.cgi/9/4501> (28.08.2004).

Jawad K. Al-Diwan

Self reporting anxiety among adolescents in Iraq

Anxiety is a universal emotion essential for the effective functioning of human behaviour and sensibility. Pathological or morbid anxiety can be a relative term, but is generally recognized as when a person complains of anxiety which is

more frequent, more severe or more persistent than he has been used to or can tolerate. Anxiety symptoms commonly reported in clinical setting are usually distinguished as psychological or somatic. Psychological symptoms include malaise, insecurity and irritability, and more cognitive and imminent loss of control. Somatic symptoms are headaches, tremors, fatigue, sweating, palpitations, flushes and a dry mouth. There are wide individual and culturally related variations of normal and morbid anxiety. Anxiety disorders may develop from a complex set of risk factors, including genetics, brain chemistry, personality, and life events. Although anxiety disorders were described as early as the fourth century B.C.¹, psychiatrists' interest in them would remain limited throughout the first half of the twentieth century². The realization that anxiety disorders could be successfully treated by pharmacological means (drugs), development of diagnostic criteria and modern psychiatric nosology set the stage of magnitude of anxiety disorders³⁻⁵ in communities.

Jawad K. Al-Diwan 1 MB ChB., MSc. Dept. of Community Medicine, College of Medicine, Al-Anbar University

Correspondence: Dr. Jawad K. Al-Diwan, jawadkadhim@yahoo.com, Mobile: +964-7901673894. P.O. Box 17007, Al-Kadhmia, Baghdad, Iraq

A review of epidemiological studies in different countries shows that grossly differing prevalence rates have been obtained when different tools, sampling methods, interviews techniques and diagnostic classifications have been employed⁶⁻⁹ (mood disorders, psychotic disorders, anxiety disorders ...etc).

No population-based studies on psychiatric morbidity have been carried out in Iraq before now. This investigation has been done to highlight the prevalence of anxiety among adolescents in Iraq.

Materials and methods:

A total of 8807 adolescents were included in this study. Their average age was 17.8 ± 1.9 years with a male to female ratio of 1.01:1. The sample was derived from the Youth National Household Survey on Knowledge, Attitudes and Practices of Youth for the year 2004. A sample of adolescents (aged 12-21 years)^{10,11} was selected from survey files. In this survey trained teams (a general practitioner and paramedical staff) visited each household and distributed a specially designed form for young members of the family. Selected young adults were asked to complete the questionnaire by themselves. They had different educational levels, were from different family types (extend versus nuclear), with different religions and from diffe-

Abstract – Self reporting anxiety among adolescents

Background: Reports have been published about the effect of war on mental health and psychological development of children in different countries. However, few reports have been from Iraq and no population-based studies on psychiatric morbidity had been carried out. Therefore, this report was drawn up to highlight the prevalence of anxiety among adolescents in Iraq.

Methods: A total of 8807 adolescents were included in the study. Their age mean was 17.8 ± 1.9 years with a male to female ratio of 1.01:1. In this survey teams visited each household and distributed specially designed forms (Spence Child-

ren Anxiety Scale) to young members of each family, asking them to complete the questionnaire by themselves.

Results: Out of the total, 8012 (91%) adolescents felt anxiety. Prevalence of anxiety was significantly associated with sex, residency (at governorate level) and war, failure in school, getting a disease, the economic situation, the political situation, insecurity and future.

Conclusion: The prevalence of anxiety in Iraq is high as the country has been exposed to the Gulf Wars and economic sanctions; there is a need for implementation of mental health services.

rent governorates in the south and central regions of the country. The trained team was always present to help participants if necessary and to ensure confidential and independent responding.

Spence Children Anxiety Scale (SCAS)^{12,13} is a self-reporting questionnaire measuring DSM-IV defined anxiety disorders symptoms¹⁴ in children and adolescents. The scale contains items that can be allocated to subscales. These subscales include: generalized anxiety (6 items; e.g. «I worry that something bad will happen»), separation anxiety disorders (6 items; e.g. «I feel scared when I have to sleep on my own»), social phobia (6 items; e.g. «I feel afraid that I will make a fool of myself in front of people»), panic disorder (9 items; e.g. «All of a sudden I feel really scared for no reason at all»), obsessive-compulsive disorder (6 items; «I have to think special thoughts to stop bad things from happening») and fears of physical injury phobias (5 items; «I am scared of being shot in the street»).

SCAS items were rated on a 4 point scale: never, sometimes, often and always.

Multiple logistic regression was carried out to identify the variables that significantly and independently associated with anxiety. P value less than 0.05 was considered as significant.

Results:

Out of the total, there were 8012 (91.0%) adolescents with anxiety. The prevalence of self-reported anxiety was significantly associated with sex, residency (at governorate level) and war, failure in school, getting a disease, the economic situation, the political situation, insecurity and the future ($p < 0.05$). The prevalence was not significantly associated with age, educational level of the adolescent, residency (rural or urban), father's educational level, a painful accident, dealing with the opposite sex or the desire to study.

Discussion:

This study revealed that 91% of the adolescents were complaining of anxiety. This is much higher than that reported in other countries 6,15,16 (4.2%, 15% and 36% in Iran, the United States and Egypt respectively). In a recent survey in 14 countries, anxiety disorders showed a prevalence in the range of 2.4% to 18.2%¹⁷. The differences in the methods of selecting the samples, operational definition of variables, data gathering methods and tools are considered as important

factors in inconsistencies with respect to results. Our high figure of anxiety symptoms among Iraqi adolescents is not farfetched, as it was based on a large national household survey. The high figure may reflect the effects of the Gulf wars on the psychological development of Iraqi children and adolescents.

Reports have been published about the effect of war on mental health and psychological development of children in different countries especially Israel¹⁸⁻²⁰, Kuwait²¹⁻²⁴, and Palestine²⁵, Rwanda²⁶, Lebanon²⁷ and Croatia²⁸. However, few reports from Iraq²⁹⁻³¹ are available. Although the image that has been perpetuated in the West is that the Gulf wars were clean and fought with surgical precision in a manner that minimized civilian casualties in all sectors of society, the impact of these wars is incalculable. The highly distressed child population continues to experience sadness over time. Generally, the adult culture does not seem to stimulate the expression of feelings and thoughts about events of the wars. The common procedure followed by parents in Iraq was to tell the children to forget, put what happened behind them and disregard what they had experienced. Discussions, open expressions and providing facts about the war event were seldom stimulated²⁹⁻³¹.

The finding that the prevalence of anxiety was significantly associated with sex is consistent

with other studies^{10,16,31}. This finding may be due to the influence of biological and psychosocial factors on females³². Others¹⁷ stated that men in Oriental cultures tend to somatise their psychological symptoms as the latter may lower their prestige.

Residency at governorate level was significantly associated with the prevalence of anxiety, which could reveal the heterogeneous effect of the Gulf wars on Iraq as there were variations in the burden of wars on different areas on Iraq³³.

The finding that war, a painful accident, failure in school, economic and political situations and the future were significantly associated with anxiety reflects the effect of stressful situations. Socio-cultural constraints experienced by adolescents are interfering with their coping styles in the face of stress due to limited social relations and a monotonous life style.

This survey was conducted as Iraq entered the new world of globalization - a process in which the traditional boundaries separating individuals and societies gradually and increasingly recede³⁴, and which is likely to influence idioms of distress and pathways to care in a way that is difficult to predict³⁵.

In conclusion, the prevalence of anxiety in Iraq is high as the country has been exposed to the Gulf wars and economic sanctions and the provision and implementing of mental health services are much needed.

1. Regier DA et al. One month prevalence of mental disorders in United States: based on Epidemiology of Catchments Area sites. *Arch Gen Psychiatry* 1988; 45: 977-986.
2. Klerman GL. Approaches to co morbidity. In: Maser JD, Cloninger CR (editors), Comorbidity of mood and anxiety disorders. Washington DC, American Psychiatric Press. 1990. pp. 13 - 37.
3. Klein DF, Fink M. Psychiatric reaction pattern to imipramine. *Am J Psychiatry* 1962; 119: 432 - 438.
4. Feighner JP, Robin E, guze SB, Woodruff RA, Winokur G, Munoz R. diagnostic criteria for use in psychiatric research. *Arch Gen Psychiatry* 1972; 26: 57 - 63.
5. Stein MB, Kean YA. Disability and quality of life in social phobia: Epidemiological findings. *Am J Psychiatry* 2000; 127: 1606 - 1613.
6. Chen KW, Jones LA, Vega W. Prevalence an co- occurrence of psychiatric symptoms cluster in US adolescent population using DISC predictive scales. *Clinical Practice and Epidemiology in Mental Health* 2005; 1: 22 -
7. Noorbala AA, Yazdi SA, Yasamy MT, Mohammad K. Mental health survey of adult population in Iran. *Br J Psych* 200; 8: 70-73.

8. Bhugra D, Mastragianni A. Globalization and mental disorders: overview with relation to depression. *Br J Psych* 2004; 184: 10-20.
9. Chien C, Chou YJ, Lin C, Bin S, Chou P. Prevalence of psychiatric disorders among national health insurance enrollees in Taiwan. *Psychiatr Serv* 2004; 55: 691 -697.
10. Paxaman JM, Zuckerman RP. Laws and policies affecting adolescent's health. WHO, Geneva, 1987. pp. 4 - 10.
11. Health problems of adolescents: report of WHO Expert Committee. WHO technical report series. No. 308, 1965.
12. Spence SH. The structure of anxiety symptoms among children: a confirmatory factor analytic study. *Journal of Abnormal Psychology* 1997; 106: 280 - 297.
13. Spence SH. A measure of anxiety symptoms among children. *Behaviour Research and Therapy* 1998; 36: 545 - 566.
14. American Psychiatric Association. Diagnostic and Statistical manual of Mental Disorders, 4th edition, Washington DC, American Psychiatric Association, 1994.
15. Mohammadi M, Davidian H, Noorbala A et al. An epidemiological survey of psychiatric disorders in Iran. *Clinical Practice and epidemiology in mental health* 2005; 1: 16 - 23.

Association of studied variables with anxiety

Variable		SE	P value
Age	+ 0.008	0.15	0.6
Sex	- 0.17	0.08	0.03
Residency (at governorate level)	+ 0.04	0.006	0.001
Educational level	- 0.02	0.03	0.6
War	- 0.12	0.02	0.001
Residency (rural or urban)	+ 0.06	0.08	0.5
Educational level of father	- 0.01	0.04	0.8
Painful stress	- 0.01	0.23	0.8
Failure in school	- 0.13	0.02	0.001
Getting a disease	- 0.2	0.02	0.001
Economic status	- 0.16	0.02	0.001
Political status	+ 0.3	0.01	0.001
Insecurity	- 0.04	0.01	0.001
Future	+ 0.2	0.01	0.001
Dealing with the other sex	- 0.05	0.03	0.05
Desire to study	- 0.05	0.13	0.7

16. Okasha A. Focus on psychiatry in Egypt. *Br J Psych* 2004; 85: 266-272.
17. WHO World Mental Health Survey Consortium. Prevalence, severity and unmet need for treatment of mental disorders in the World Mental Health Survey. *JAMA* 2004; 291: 2581 - 2590.
18. Ben-Zur H, Zeidner M. Anxiety and bodily symptoms under the threat of missile attacks: The Israeli scene. *Anxiety Research* 199; 4: 79-95.
19. Klingman A. Stress reactions of Israeli youth during the gulf war: a quantitative study. *Professional Psychology: research and Practice* 1992; 23: 521 - 527.
20. Klingman A. School psychology services: community based first - order crisis intervention during the gulf war. *Psychology in the Schools* 1992; 29: 379 - 384.
21. Zeidner M. Coping with disaster: the case of Israeli adolescents under threat of missile attack. *Journal of Youth and Adolescence* 1993; 32: 709 - 713.
22. Llabre M, Hadi F. Health related aspects of gulf crisis experience of Kuwaiti boys and girls. *Anxiety, Stress and Coping* 1994; 7: 217 - 228.
23. Nader KO. Childhood traumatic loss: the interaction of trauma and grief. In: figley CR, Bride BE, Mazza N (editors). *Death and trauma, the traumatology of grieving*. Washington DC: Taylor and Francis. 1994. pp. 17 - 41.
24. Nader KO, Pynoos R, Fairbanks L, Aljeel M, Al-Sofour A. A preliminary study of PTSD and grief among the children of Kuwait following the gulf crisis. *Br J Clin Psych* 1993; 32: 407 - 416.
25. Kostelny K, Garbarino J. Coping with the consequences of living in danger: The case of Palestinian children and youth. *International Journal of Behavioral Development* 1994; 17: 595 - 611.
26. Dyregrov A, Gupta L, Gjestad R, Mukanohele E. Trauma exposure and psychological reaction to genocide among Rwandan children. *Journal of Traumatic Stress* 2000; 13: 3 - 21.
27. Macksoud M, Aber J. the war experience and psychological development of children in Lebanon. *Child Development* 1996; 67: 70 - 88.
28. Zivcic I. Emotional reactions of children to war stress in Croatia. *Journal of American Academy of Child and Adolescent Psychiatry* 1993; 32: 709 - 713.
29. Ahmed A. symptoms of post traumatic stress disorder among displaced Kurdish children in Iraq, Victims of a man - made disaster after the gulf war. *Nordic Journal of Psychiatry* 1992; 46: 315 - 319.
30. Dyregrov A, Raundalen M. The impact of gulf crisis on the children in Iraq. In: International study team: Health and welfare in Iraq after the gulf crisis. A report introduced to MOH.
31. Dyregrov A, Gjestad R, Raundalen M. Children exposed to warfare: a longitudinal study. *Journal of Traumatic Stress* 2002; 15: 59 - 68.
32. Kringlen E, Torgersen S, Cramer V. A Norwegian psychiatric epidemiological study. *Am J Psychiatry* 2001; 158: 1091 - 1098.
33. Hoskins E. Public Health and Persian Gulf War. In: Levy E, Sidel V. *War and Public Health*. Washington DC, American Public Health
34. Kunitz S. Globalisation, States and health of indigenous people. *Am J Public Health* 1990; 10: 279 - 283.
35. Bhugra D, Mestrogiani A. Globalization and medical disorders. *Br J Psych* 2004; 10 - 20.

Salim Matar

Herausgeber der Zeitschrift Mesopotamia

Salim Matar lebt als «Schweizer irakischer Herkunft» mit Frau und Sohn in Genf. Geboren und aufgewachsen in Bagdad in einer schiitischen Familie aus dem Süden des Iraks, war er aktives Mitglied einer linken demokratischen Bewegung und musste daher nach der Machtergreifung Saddams Husseins 1979 den Irak verlassen. Die ersten Jahre verbrachte er vor allem in Syrien und im Libanon, zusammen mit anderen jungen linken Demokraten, die davon träumten, in ihre Länder zurückzukehren, um dort gerechte Verhältnisse zu schaffen. Die Erfahrung, dass seine politischen Idole, Führer jeglicher politischer Couleur im Mittleren Osten, sich kaufen liessen und schlussendlich doch nur Partikularinteressen vertraten, veranlasste ihn, sich endgültig von der Politik abzuwenden. Er wollte nach Europa gehen: Da würde es möglich sein, zu lernen und zu studieren. Er ging zuerst nach Rom und gelangte 1981 dann nach Genf. Die Kunde von einem unbekanntem Land Schweiz, das als Asylland in Frage kommen könnte, hatte in der irakischen Exilgemeinschaft in Rom die Runde gemacht, nachdem ein Iraker zufälligerweise auf der Bahnreise von Rom nach Mailand eingeschlafen und erst in Genf wieder erwacht war - ohne Grenzkontrolle.

Beitrag über Armeeabschaffung

Salim stellte in Genf einen Asylantrag und begann sofort Französisch zu lernen: Er wollte lernen, studieren und schreiben. Aber: «Zu uns kommt man nicht, um zu studieren, sondern um zu arbeiten», beschied ihm die Sachbearbeiterin auf der Asylstelle. So wurde ihm nach wenigen Monaten die Unterstützung als Asylsuchender gestrichen: Er wurde der Putzquipe der Coop zugeteilt. Und sein Asylgesuch wurde abgelehnt. Salim war schockiert. «Ici à Genève, ils préfèrent l'étranger malheureux», ist er überzeugt, selbstbewusste Asylsuchende seien weniger ge-

fragt. Also schlug er sich auf eigene Faust durch, heiratete seine Genfer Freundin und machte einen Studienabschluss am IUED. Er schrieb nun regelmässig in den arabischen Zeitungen al-Quds und al-Hayat als Korrespondent für die Schweiz. Sein erster Beitrag war, so erinnert er sich, ein Bericht über die Armee-Abschaffungsinitiative.

Die Zurechtweisung zu Beginn seines Aufenthaltes in der Schweiz hat Salim Matar sehr geprägt: Es war sein Traum gewesen, sich total in der Schweiz zu integrieren und ein Schweizer Schriftsteller französischer Sprache zu werden. Die erlebte Ablehnung hat ihn aber zu tiefst verunsichert. Für ihn hiess dies, dass er doch nicht ganz dazugehören könne. Daher schreibt er heute seine Bücher und Schriften ausschliesslich auf arabisch, trotz Schweizer Pass und obschon er die französische Sprache gut beherrscht. Er hält damit einen gewissen Abstand zur schweizerischen Gesellschaft. Gleichzeitig tut er alles, um seinem Sohn die Liebe zur Schweiz und ihren Werten mitzugeben; er möchte ihm die eigene innere Zerrissenheit ersparen.

Kein Kino ohne Pistole

Er hat Kontakt zu seiner Familie in Bagdad, wo zahlreiche Brüder und Schwestern mit ihren Familien leben. Kurz nach dem Sturz Saddams war er für eine Woche auf Besuch in seiner Stadt - nach 25 Jahren Abwesenheit. Alles hatte sich in den langen Jahren verändert, viele tiefe Verletzungen waren sicht- und spürbar. Als Kind sei er heimlich und sehr oft ins Kino gegangen, erzählt Salim. Kino sei für ihn wie eine Droge gewesen: die Sicht auf eine andere Welt, das Paradies. Kino bedeutete damals für die kleinen Leute die einzige Möglichkeit, eine «andere Luft» zu atmen. Daher wollte er bei seinem Besuch in Bagdad als erstes ins Kino gehen. Doch das war nicht möglich. Kinos waren unter Saddam zu einem Ort der Delinquenz und der Repression geworden, wo Geheimpolizei und Gang-

sterbanden «regierten». Ohne Pistole sei kein Kinobesuch möglich, sagte ihm sein Bruder. Da hat Salim geweint.

Salim möchte nicht wieder im Irak leben: dieser ist ihm fremd geworden. Andererseits kann er sich auch nicht einfach von seinem Land abwenden. Vielleicht wenn es dem Irak gut ginge, wäre es für ihn möglich zu sagen, er sei nicht Iraker, meint er. Nun aber fühlt er eine grosse Verantwortung diesem Land gegenüber, das «verletzt ist und leidet.» Er sieht es als seine Aufgabe zu helfen.

Seit zwei Jahren widmet er sich ausschliesslich der Herausgabe der arabischen Kulturzeitschrift Mesopotamia, die vierteljährlich erscheint. Die Zeitschrift wird von Salim Matar in Genf konzipiert, dann in zwei- bis dreitausend Exemplaren in Bagdad gedruckt und über Verlagshäuser und Buchhandlungen im ganzen Land vertrieben.

Die Zeitschrift nimmt jeweils verschiedene Themen auf, eine auf zwei Nummern aber ist einem Schwerpunktthema gewidmet; bisher waren dies Biographien von Frauen, die Geschichte des Iraks und die Religionsgemeinschaften im Irak. Autoren sind Iraker aus dem In- und Ausland, Spezialisten auf ihrem Gebiet, die nicht unbedingt die politische Haltung und die Ideen von Salim Matar für die Zukunft des Iraks teilen müssen. Er hat wenig Berührungsängste. So hat er in einer Nummer über Religionen einen Fundamentalisten gebeten, einen Spezialisten auf diesem Gebiet, die Biographie eines religiösen Führers zu schreiben; Salim findet, dieser habe einen sehr objektiven Artikel geschrieben.

Mit der Zeitschrift Mesopotamia hat sich Salim Matar ein Wunsch erfüllt, den er seit vielen Jahren hegte. Er möchte damit eine breit angelegte Diskussion über die Zukunft des Iraks initiieren. Denn: «Die heutigen Probleme der irakischen Gesellschaft sind nicht neu. Sie sind das Resultat einer Fehlentwicklung, eines intellektuellen und spirituellen Rückgangs der letzten hundert Jahre. Die irakischen Eliten haben einen Staat gegründet auf der politischen Ebene, aber haben nicht eine entsprechende politische Kultur begründet. Man wollte einen vereinigten Irak, der

Schiiten, Sunniten, Kurden usw. umfasst. Aber auf der Ebene der Kultur hat sich keine einzige Partei je mit dem Irak befasst.» So seien heute die Kurden nur an all dem interessiert, was «kurdisch» ist und von den anderen sähen sie nur negative Seiten und betrachteten sie als Feinde. Und genau so würden es auch die Schiiten, die Sunniten und die türkischen Bevölkerungsgruppen halten. Damit werde aber die irakische «Volkskultur» – so nennt Salim das Zusammenleben der verschiedenen Gruppen im Alltag, das seit Generationen in diesem Raum praktiziert worden sei – vollständig vernachlässigt. Es ist dieses Gemeinsame in Geschichte und Alltag, das es wieder zu entdecken und zu pflegen gelte, davon ist Salim fest überzeugt. Auf dieser Basis sieht er eine Zukunft für den Irak.

Gelehrtenkultur als Problem

Als Illustration erzählt er von seinen zwei verheirateten Schwestern, die erst mit den zunehmenden Konflikten zwischen schiitischen und sunnitischen Bevölkerungsgruppen realisiert haben, dass sie als Schiitinnen mit sunnitischen Männern verheiratet sind.

Vorher sei dies im Alltag nie ein Thema gewesen. Alle hätten die selben Bräuche, die selben Gerichte, die selbe Musik, Feste wurden gemeinsam gefeiert, auch in allen irakischen Stämmen gebe es sowohl Schiiten wie Sunniten. Salim meint, alle diese Bevölkerungsgruppen hätten sich um das Bewässerungssystem des Euphrat und Tigris zusammengefunden, das auch nur gemeinsam funktionieren kann.

Schuld am Auseinanderdriften der Kulturen im Irak sind nach Salim die Eliten der verschiedenen Volksgruppen: Dies hätten eine irakische «Gelehrtenkultur» entworfen, die nur die Unterschiede zwischen den Volksgruppen sehen und diese betonen würden.

Praktisch meint er, dass sich das föderalistische System der Schweiz und die schweizerische politische Kultur sich auch für den Irak eignen würden. Die Schweiz ist ein funktionierender Staat mit trotz verschiedenen Sprachen und Reli-

Fortsetzung Seite 26

La voie d'al-Mutannabi

Le poète Ali al-Shalah

«Plus de chiites en Iraq», lisait Ali al-Shalah en 1991 sur les chars qui roulaient à travers Babylon, sa ville natale. Le dictateur venait de réprimer la révolte des populations chiites. Ali al-Shalah s'était déjà fait une renommée dans les milieux culturels irakiens. Maintenant, il ne voyait plus d'avenir dans son pays.

Le poète, à l'âge de 41 ans, est assis devant un verre de thé, dans le Centre Culturel Arabo-Suisse à Zurich-Albisrieden. Le centre se trouve à la cave d'un immeuble. A travers les fenêtres à hauteur de poitrine, la lumière du jour tombe sur le parquet partiellement couvert de tapis. Au mur, des peintures grand format : la «Galerie du Monde» a aussi son siège ici. De plus, al-Shalah utilise les locaux comme bureau et lieu de rencontre.

Ali al-Shalah, né d'une famille chiite, a trois frères et huit sœurs. Un des frères suit des études de droit islamique auprès de l'ayatollah al-Sistani. Pour Ali al-Shalah, l'islam chiite a d'avantage de signification culturelle que religieuse. Mais dans les années 90, il était dangereux d'utiliser des mots-clé chiites dans les poèmes. «On ne pouvait mentionner Ali ou Hussein qu'en les désignant comme les aïeux de Saddam.»

Kerbela dans la poésie

Al-Shalah termina ses études de littérature à Amman avec un mémoire de master sur «Kerbela dans la poésie arabe moderne». A Bagdad, il aurait été obligé de choisir un autre sujet.

En Septembre 1996 il arriva à Zurich, plutôt par hasard. En route vers Londres, où il comptait travailler dans les journaux arabophones, il avait été retenu en France. L'entrée en Angleterre lui avait été refusée, la Suisse, par contre, le reconnaissait comme réfugié. Par reconnaissance envers son pays d'accueil il organisa un festival de poésie qui vient d'avoir lieu pour la sixième fois en Mai 2006. Ce festival porte le nom d'al-Mutanabbi qui est né en 915 dans la ville irakienne de

Kufa. Pour al-Shalah, al-Mutanabbi est le plus grand poète du monde arabe.

L'organisation du festival devient de plus en plus professionnel, dit avec conviction le journaliste culturel Fridolin Furger. Cette année, pour la première fois, le festival n'a eu lieu non seulement à Zurich, mais aussi à Lucerne, Berne, Genève et Lugano. Al-Shalah est très content de cette extension géographique. «Nous avons fait salle comble.» Environ deux douzaines de poétesse et poètes européens, arabes et sud-américains ont ainsi eu l'occasion de présenter leur œuvre à un public intéressé. A contribué au succès, sans doute, que le modeste directeur du festival n'a pas abusé de la scène pour mettre en avant sa propre personne. Cette année, il n'a même pas récité de ses propres poèmes. Il est important pour al-Shalah de faire ressortir la contribution d'autres personnes. «Plus de trente personnes ont travaillé bénévolement pour le festival.»

Intéressé au soufisme

La conscience de sa valeur est renforcée par le fait que le Festival d'al-Mutanabbi prospère, tandis que le festival de poésie de l'Institut du monde arabe à Paris n'a plus eu lieu depuis deux ans. Maintenant, al-Shalah a une renommée comme poète et journaliste même en dehors de son pays, bien qu'il ait été obligé de faire paraître son dernier tome de poésie, le «Al-Ghurub al-babily/Babylonische Dämmerung», bilingue en allemand et arabe, en édition privée. La maison d'édition Babylon du Centre culturelle arabo-suisse déclare vouloir être «un pont pour les écrivains en Iraq». Le but, c'est de publier douze livres d'auteurs irakiens par an.

«On connaît Ali al-Shalah dans tout le monde arabe», dit Ahmed al-Shihawi, le poète et journaliste égyptien. «Il a pris ses distances par rapport à son milieu chiite et s'est tourné vers le soufisme.» Al-Shalah confirme l'interprétation de son ami; et il souligne que son intérêt pour le soufisme n'est

pas religieux. «Si tous croient en dieu, alors il est là ; il est sans importance si je crois en lui ou non.»

Le respect de travailleurs culturels

Les médias arabes ont parlé cette année du Festival al-Mutanabbi. « Même al-Dschasira, » dit al-Shalah, « bien que je les aie critiqué à cause de leur publicité pour les fondamentalistes. » En comparaison, l'écho dans les médias suisses était plutôt faible. « Le festival fait maintenant partie de la scène culturelle, donc ils ne le suivent plus chaque année. »

A son arrivée à Zurich, il pensait qu'il ne resterait pas longtemps dans cette ville des banques. Entre-temps, Zurich lui manque s'il en est loin pour plus d'une semaine. C'est ici que se trouve sa bibliothèque. Ici, il a appris une nouvelle langue, l'allemand. Il apprécie le respect que l'on y témoigne aux travailleurs culturels. L'expression de ce respect sont les subventions que diverses villes ont attribué au budget du festival de poésie.

Pas de propagande

Pour al-Shalah, garder son indépendance est d'une importance primordiale. Il avait déjà tenu une galerie à Amman, mais seulement comme

employé, les décisions étaient prises par d'autres. C'est pourquoi, il ne veut pas demander de subventions pour le festival aux ambassadeurs arabes. « Ils n'acceptent de payer que si ils peuvent décider des noms. » Une telle concession est inconcevable pour lui : « Le résultat serait de la propagande. Notre but, c'est de bâtir un pont entre les cultures ; nous ne voulons pas faire de la politique. » Déjà al-Mutanabbi ne s'était laissé encaisser par aucune idéologie.

Comme un politicien, al-Shalah entretient de nombreuses relations. Ses amis et connaissances font éloge de l'énergie avec laquelle il réalise ses projets culturels. Et il se tient continuellement au courant de la situation politique en Iraq. « Je téléphone tous les jours avec des personnes en Iraq. » Les médias arabes, dont al-Dschasira, lui demande régulièrement son avis sur des sujets politiques d'actualité. Ainsi, il avait critiqué les caricatures danoises de Mohammed tout autant que Zarkawi, le chef d'al-Quaida qui vient d'être abattu. C'est pourquoi il est persuadé que sa vie serait en danger en Iraq et il craint pour les membres de sa famille.

Quand on frappe à la porte

Sur un point, peu a changé. « Je connais la peur qui vous saisi quand on frappe à la porte après 22

Salim Matar

FORTSETZUNG VON SEITE 24:

gionen. Warum sollte dies nicht auch im Irak möglich sein? Im Augenblick werden zwar solche Ideen von keiner Gruppe im Irak vertreten. Doch mittelfristig ist Salim Matar optimistisch – und verbreitet seine Überzeugung mittels der Zeitschrift Mesopotamia regelmässig über die Buchhandlungen im Irak, wo die Hefte grossen Absatz finden.

Ein Problem bleibt die Finanzierung der Zeitschrift, für deren Herstellungskosten Salim und seine Frau bis jetzt allein aufkommen. Alle seine Finanzierungsgesuche wurden bisher abschlägig beantwortet. Aber trotz diesen Schwierigkeiten will er sich von keiner politischen Gruppierung des Iraks « unterstützen » lassen. Nur als wahrhaft unabhängige Zeitschrift kann Salim Matar seine Ideen weitertragen.

Elisabeth Bäschlin

heures.» Le service secret avait l'habitude de venir chercher ses victimes tard dans la nuit. « Cette peur m'est restée. »

Il dit qu'il n'avait pas le courage dont avait fait preuve al-Mutanabbi. « Dans diverses situations, je n'ai rien dit pour ne pas avoir de problèmes. » Son père a été en prison à différentes reprises. Son oncle, un frère de son père, était incarcéré pendant onze mois parce que le service secret l'avait confondu avec son père. « Il ne leur a rien dit parce que autrement, les deux auraient été jeté en prison. » Et quand al-Shalah, dans une interview avec al-Dschasira, de son lieu sûr d'exil, prédit la fin du régime de Saddam, son frère fut arrêté.

Selon lui, l'exemple d'al-Mutanabbi montre le chemin que l'Iraq devrait suivre. « Comment la culture arabo-islamique pouvait l'accepter, il y a mille ans, et aujourd'hui il suffit d'un mot mal placé pour être tué ? »

La culture est plus importante

Pour al-Shalah, la richesse de l'Iraq consiste en sa culture ; elle est plus importante que le pétrole. En ce qui concerne la politique, il n'est pas fixé. « Je suis partisan d'un multipartisme ; on peut aussi accepter une partie des islamistes. » Ce dont le pays a besoin avant tout, c'est plus de tolérance, il en est persuadé.

Pour répandre à nouveau les idées d'al-Mutanabbi dans son pays, le Centre culturel arabo-suisse a ouvert une succursale à Bagdad, en 2003. Par des lectures publiques, des discussions, des expositions et des concerts on essaie de renouer avec le climat culturel des années 70. Les collaborateurs ont réussi, avec l'aide de la Confédération et de donateurs privés de Suisse, de rendre au Musée national moderne de Bagdad 43 tableaux volés ; de plus, plus de mille livres volés ont pu être retrouvés au marché noir et être rendus aux universités et à l'Union des écrivains. Ce qui manque toujours, c'est le respect de personnes qui pensent différemment. Ainsi, sur la plaque à la maison du Centre culturel, le mot « suisse » a été recouvert pour éviter de devenir la cible d'un fanatique terroriste.

Ali al-Shalah partage la vision de l'ancien premier ministre al-Jaafari qui voulait bâtir un Iraq fort. « Il existe un projet d'une démocratie iraquienne ; nous pouvons nous mettre en route. » Mais al-Shalah a refusé d'entrer en politique de manière active. On lui avait proposé le poste de vice-ministre de la jeunesse et des sports dans le gouvernement al-Jaafari. Mais aussi longtemps que les américains se trouvent en Iraq, il ne peut pas accepter une telle proposition.

Pas de guerre civile

« L'entrée des troupes américaines ne signifiait pas une libération pour moi. » Les iraqiens se seraient sentis comme un noyé dans le fleuve à qui on tend une main salvatrice. « Les gens l'ont saisie ; les questions ont surgi que par la suite : A qui appartient cette main ? » Pour al-Shalah, la réponse est claire : « Les américains ne sont pas une association de bienfaisance ; ils veulent bâtir la nouvelle Rome. »

Le départ des américains ne déclencherait pas de guerre civile, al-Shalah en est persuadé. « Il existe des possibilités de garantir la sécurité à l'aide de l'armée et de la police. » Les chiïtes ne veulent pas détruire les sunnites. « Je prie dieu de donner une longue vie à al-Sistani. » Pour lui, l'ayatollah est le garant pour la modération chiïte, car il rejette les représailles après des attentats et ne partage pas la théorie iranienne selon laquelle le pouvoir politique revenait aux ayatollahs.

« On ne devrait pas toujours voir les chiïtes à travers les lunettes de Saddam. » Selon al-Shalah, les chiïtes iraqiens ne sont pas des iraniens. Ils sont chiïtes depuis qu'Ali est venu à Kufa, à l'an 40 de la Hidschra, tandis que les iraniens ne se sont ralliés à la schia, il y a seulement 350 ans. « Les chiïtes iraqiens sont des arabes, ils ne parlent pas de farsi ; le coran est écrit dans notre langue. »

En 1992, Ali al-Shalah a écrit : « Une patrie, / dont nous sommes les emblèmes, / Elle a dans sa nature / l'amour des kurdes, / la sagesse des sunnites / et la tristesse des chiïtes. / La patrie, c'est nous. / La patrie, c'est moi. »

Thomas Wunderlin
(Trad.Bä)

Roter Teufel – Mächtiger Muğāhid

Während der sowjetischen Besetzung Afghanistans rief die Gruppe *Internal Islamic Fronts of Afghanistan* mit politischen Propagandabildern zum Widerstand auf. Über 500 dieser „Schlagbilder“ (Kleinplakate, Pins, Zündholzbriefchen, usw.), die im Afghanistan Museum in Bubendorf als Sammlung vorliegen, bildeten das Material für eine Studie, die Ergebnisse in drei Themenbereichen lieferte.

Im ersten Bereich wird der politisch-soziale Hintergrund der afghanischen Gesellschaft skizziert, was der Einordnung der Bilder in einen gesamtgesellschaftlichen Kontext dient. Dieser historische Rahmen trägt wesentlich zur Deutung der Bilder bei. Umgekehrt dokumentieren und spiegeln diese den Blick einer Gruppe auf die sozialpolitischen Entwicklungen. Zudem bestätigen sie den Befund, die einzige Klammer für die stark fraktionierte Gesellschaft sei das Bewusstsein gewesen, der islamischen Gemeinschaft, *umma*, anzugehören.

Im Hauptteil werden die Propagandabilder nach inhaltlichen und gestalterischen Aspekten analysiert. Ihre Bildsprache ist sehr direkt, Subtilität fehlt; sofern vorhanden, unterstützt der Text lediglich die Bildausagen. Das macht sie zu einem hervorragenden Mittel, um breite Gesellschaftsschichten anzusprechen. Des Weiteren konnten die Vorbilder nachgewiesen

Forschungsberichte Rapports de recherche



werden, nach denen die afghanischen Zeichner arbeiteten: Plakate der sozialistischen Arbeiterbewegungen des frühen 20. Jahrhunderts und der jungen Sowjetunion. Die von den Afghanen verwendeten Sujets wurzeln im Islam, der Geschichte und Kultur des Landes, in Traditionen und im Alltag. Ungefähr die Hälfte der Bilder wendet sich polemisch gegen den Feind, macht ihn lächerlich, diffamiert und dämonisiert ihn. Mit Witz und Humor personifizieren sie die gegenwärtige Ideologie, um sie als

das Böse zu bekämpfen. Die andere Hälfte instrumentalisiert den Islam zu einem Kampfmittel. Sie konstruiert des Weiteren das Bild eines „namenlosen, heroischen *muğāhid*“, dem Dank Glaubensstärke göttliche Hilfe zuteil wird. Unbeabsichtigt transportieren die Bilder ein traditionelles Geschlechterverständnis und nehmen durch die fehlende Zukunftsperspektive des *muğāhid* das politische Vakuum nach Kriegsende vorweg. Der Vergleich der teilweise karikaturistischen Politpropaganda, die westlichen Gestaltungskriterien folgt, mit der traditionellen orientalistisch-afghanischen Bildwelt lässt erahnen, wie revolutionär die Zeichnungen besonders auf die rurale Bevölkerung gewirkt haben muss. Aber im Kontext der von den Sowjets unterstützten Regierungspropaganda in den Medien gesehen, schlugen die Bilder der *Internal Islamic Fronts of Afghanistan* mit der gleichen Waffe zurück.

Der dritte Themenbereich befasst sich mit theoretischen Fragen zum Bild, seiner Funktion als historische Quelle und zum methodischen Instrumentarium für eine Bildanalyse. Dargestellt wird auch, wie eine Kombination aus ikonographischen/ikonologischen Elementen, des semiotischen Ansatzes und der Funktionsanalyse zu den Ergebnissen der Analyse führte.

Martha Vogel

Roter Teufel – mächtiger *muğāhid*:
Widerstandsbilder im sowjetisch-afghanischen Krieg 1979-1989. – Die Studie ist die Lizentiatsarbeit der Autorin.

Enfer doré de Liana Badr

Dans *Enfer doré*, à l'instar de ses deux romans traduits en français, *Une boussole pour un soleil et Etoiles sur Jéricho*, Liana Badr accompagne le lecteur dans son périple aux exils consécutifs qui ont marqué son existence : de la Palestine à la Tunisie en passant par la Jordanie et le Liban, entre 1976 et 1991.

Ce recueil de seize nouvelles condense les thématiques chères à la littérature de résistance palestinienne. L'engagement politique de Badr pour la cause palestinienne est un élément des plus évidents lors d'une première lecture ; il s'exprime tant par la dénonciation des violences subies par la population palestinienne sur ses propres terres que par la mise en exergue des incessantes humiliations endurées par ce peuple au cours de ses errances à travers les pays du monde arabe. Cependant l'écriture de Liana Badr dépasse le cadre strictement palestinien pour évoquer aussi l'invasion du Koweït et la tragédie vécue par les Arméniens. Elle témoigne que la folie meurtrière de l'homme ne connaît pas de frontières et que de nombreuses populations ont été et sont toujours durement éprouvées par la guerre. En cela Badr se montre clairvoyante car, ainsi que le dit Todorov il y a plus de mérite à raconter le malheur des autres que le sien propre. Cependant ces nouvelles véhiculent un

deuxième type d'engagement qui concerne la cause des femmes. Liana Badr se place en cela dans la lignée des célèbres écrivaines palestiniennes et dénonce la discrimination dont les femmes sont victimes dans les sociétés arabes. Bien que ces deux types de dénonciations soient fondamentaux pour la compréhension de l'œuvre de Badr, l'engagement ne doit pas faire oublier la littérature. Laissons retentir en sourdine les bombardements qui pleuvent sur Beyrouth et examinons de plus près les personnages. Ils n'accomplissent pas d'exploits : ils se souviennent de leur passé et le racontent. Les différentes mémoires individuelles s'entremêlent et donnent ainsi forme à la mémoire collective du peuple palestinien. À Carthage, la protagoniste de la dernière nouvelle lorsqu'elle se trouve face à des ruines qui témoignent d'époques différentes et de nombreuses civilisations, prend conscience de la fugacité avec laquelle le temps s'écoule et entame l'analyse de sa propre existence ; ce faisant elle ne

quitte pas des yeux la mer qui s'étend à ses pieds et qui semble l'inviter au voyage vers l'avenir. Cette plage carthaginoise permet à la protagoniste de se réapproprier de son propre passé pour le dé-passer. Il serait dès lors erroné de parler de nostalgie pure car le passé agit encore sur le présent et selon le propos de Sartre « l'écrivain engagé sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer ». Ce recueil, au-delà de l'urgence dans lequel il a été écrit, invite le lecteur à ne pas oublier son propre passé, afin que les mêmes fautes ne soient pas commises et afin de ne pas tomber dans la bauge de l'immédiat. Badr ne se cantonne pas à un engagement politique : elle se bat avant tout contre l'effacement des traces et exhorte le lecteur, à travers le souvenir de ses propres origines, à la construction d'un avenir meilleur.

Raffaella Brignoni

Badr, Liana, *Ġahannām dahabī*, Beyrouth, Dār al-Adāb, 1991. L'étude présentée ci-dessus est le mémoire de licence de l'auteure.

Prix

Désireux d'encourager encore davantage les études islamiques en Suisse, la Fondation Max van Berchem est heureuse d'annoncer qu'elle a décidé de créer un prix pour récompenser une thèse de doctorat de haute qualité dans le domaine des études sur le Moyen-Orient et le monde arabe, présentée dans une université de Suisse. Ce Prix d'un montant de Francs suisses 25 000.- doit permettre au lauréat de poursuivre et développer des recherches... Le lauréat du Prix Max van Berchem sera proclamé en automne. (www.maxvanberchem.org)

Mon dîner chez Saddam

Liesl Graz has been travelling to Iraq, the Gulf, Oman and other areas often regarded as on the fringes of the Arab world since the mid 1970s. Apart from her articles in *The Economist* and the *Tribune de Genève*, her *L'Irak au présent* (1979) attracted attention for providing a rare informed account of the contemporary situation of the country. *Mon dîner chez Saddam* contains the very varied experiences and impressions which she could not publish in a newspaper or scholarly book, but they are none the less interesting, thought-provoking and sometimes entertaining for that.

With a husband and sons in Switzerland, Liesl Graz could not live for long periods in the Middle East. But thanks to her frequent visits to the region over many years and her independent approach, her observations have a depth which instant reporting lacks, while she never takes for granted things which an established correspondent might in the end find familiar. She has also been well placed to record changes, especially in Iraq and Oman, the two countries which take up the lion's share of the book – in one case the destructions caused by dictatorship and war, in the other the modernisation following on the country's opening-up to the outside world. After reading this book, few will regret not having received an in-

Buchbesprechungen Comptes rendus

invitation to dinner with Saddam Hussein – but many would have liked to be on the Sultan of Oman's second personal yacht travelling from Venice to Salala as part of the UNESCO Silk Road Project.

**Hilary Waardenburg-
Kilpatrick**

Liesl Graz, *Mon dîner chez Saddam... et autres histoires du Proche-Orient*. Paris: L'Harmattan, 2005, 291 p. 26.50.

Von Bagdad nach Paris

Der Berichte sind viele, greifbar sind wenigstens einige. Über junge Männer, die Bagdad verliessen, um ein bisschen wie Hans im Glück irgendwo etwas Besseres zu finden. Die Berichte von Abdelkader al-Dschanabi, der heute noch in Paris lebt, und von Simon Shimon, der heute in London lebt, gleichen sich in vieler Hinsicht. Beide haben Bagdad mehr oder weniger frustriert und/oder hoffnungsvoll verlassen. Al-Dschanabi, der 1944 geboren ist, 1970, der zwölf Jahre jüngere Shimon 1979. Es waren die Verlockungen des We-

stens, die beide aus dem Zweistromland sogen. Al-Dschanabi erzählt, wie sie in Bagdads Cafés Westliches (Literatur und Filme, einschliesslich der darin vorgestellten Lebensart) verschlangen und so die Sehnsucht wuchs. Shimon berichtet von seinem tiefen Wunsch, Filmregisseur zu werden, nach Hollywood zu gehen. Die Wirklichkeit, die beide aus einer jeweils recht langen zeitlichen Distanz darstellen, sah dann doch etwas anders aus.

Al-Dschanabi ging zunächst nach London, erlebte Musik, Literatur, Drogen, Not. Er kiffte und stahl, um zu überleben, und gelangte schliesslich nach Paris, wo er sich sehr vom Kreis der Surrealisten und Situationalisten angezogen fühlte und sich durch europäisches Denken des zwanzigsten Jahrhunderts arbeitete. Auch für die Erneuerung der arabischen Literatur, besonders der Poesie, versuchte (und versucht) al-Dschanabi zu arbeiten, beispielsweise durch die Herausgabe von arabischsprachigen Zeitschriften.

Samuel Shimon probierte sein Glück zunächst in den arabischen Bruder-, bzw. Nachbarländern, die sich aber gar nicht brüderlich gebärdeten. In Syrien, Libanon und Jordanien wird er unter verschiedenen Vorwänden (gemeinsamer Nenner: Spionage) festgenommen und malträtiert. Dann setzt er sich nach Paris ab, wo er jobbend und bettelnd jahrelang als anerkannter Flüchtling mehr oder weniger permanent auf

1001 Nachricht

West-östliches Abbilden, Verstehen und Missverstehen in Medien und Politik

SGMOIK-Kolloquium

24./25. November 2006 in Zürich

Unerwartete Aktualität beschert der „Karikaturenstreit“ vom Anfang dieses Jahres dem bereits länger geplanten nächsten SGMOIK-Kolloquium. Es geht um das Verhältnis zwischen westlich-säkularer Welt und islamisch geprägter Welt als Schauplatz einer hoch komplexen, oft misslingenden Kommunikation. Das Kolloquium fragt: Was ist gelingende Kommunikation in der Welt von heute? Was sind ihre Voraussetzungen? Was steht ihr entgegen? Welches Gewicht haben Strukturen bzw. Einzelpersonen? Gezielt bringen

wir Theoretiker verschiedener Disziplinen und Praktiker ins Gespräch miteinander. Daran schliessen sich in jedem thematischen Block hoffentlich lebhaft Diskussionen mit dem Publikum an. Ausdrücklich angesprochen ist also neben Fachleuten auch die interessierte Öffentlichkeit (Journalismus, Schulen, Sozialberufe). Nähere Informationen unter www.ori.unizh.ch, Rubrik „Aktuelles“ oder www.sagw.ch/sgmoik oder bei Andreas Tunger-Zanetti (Tel. 041 / 370 76 14, atunger@freesurf.ch)

dem Pflaster lebt, unterstützt von arabischen Freunden.

Zu lesen ist Shimons Buch leichter. Es hat etwas Pikareskes. Selbst die physischen Misshandlungen auf den verschiedenen arabischen Polizeistationen sind so beschrieben, dass man die Bitterkeit zwar spürt, diese aber weit weg geschoben und hinter einem ausgeprägt schelmischen, ja, simplicissimushaften Ton verschwindet, ein Ton, den der Autor auch weitgehend bei seinen Schilderungen des Vagantenlebens auf Trottoir und in Bars beibehält.

Einen solchen Ton hat al-Dschanabi im ersten Teil. Doch auch da tritt schon ernsthaftere,

manchmal etwas schwere Auseinandersetzung mit den politischen Vorgängen auf, die später bei den Erörterungen über das kulturelle Leben in Europa, besonders den persönlichen Affiliationen des Autors, noch intensiviert wird.

Zwei spannende Bücher, um Irakisches zu erfahren, um Elemente der Ost-West-Beziehung kennenzulernen.

Hartmut Fähndrich

Abdelkader al-Dschanabi: *Vertikale Horizonte. Von Bagdad nach Paris* (Basel, Lenos, 1997)
Abdul Kader El Janabi: *Horizon vertical* (Arles, Actes Sud, 1998)

Samuel Shimon: *An Iraqi in Paris. An Autobiographical Novel* (London, Bani-pal Books, 2005)

Arabische Literatur in deutscher Sprache

Hassan Hammad, der den Lisan Verlag in Basel gegründet hat, gibt nun auch eine halbjährlich erscheinende Zeitschrift namens «Lisan» (Zunge, Sprache) heraus. Sie widmet sich der neueren arabischen Literatur, die auf deutsch übersetzt ist. Die vielversprechende erste Ausgabe bringt auf 130 A5-Seiten vor allem Originaltexte – auf deutsch übersetzt. Der Herausgeber will auch begabten Übersetzern ein Forum bieten. Davon gebe es mehr als angenommen. (wu)

www.lisan.ch